

ALEXANDER TRAQUE ROMMEL

DANS CE NUMERO:

LA BATAILLE DES CONVOIS

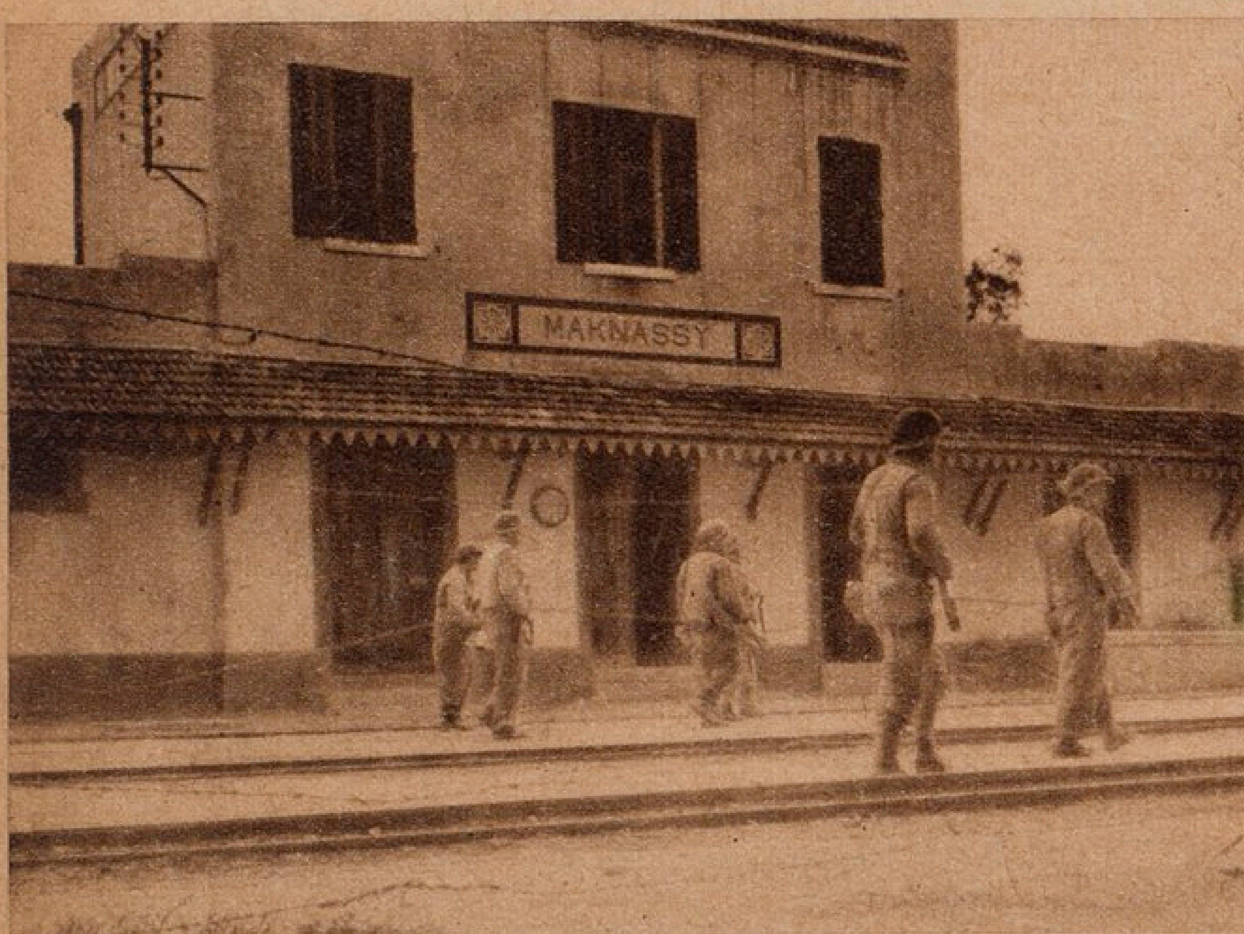
25 millièmes
En PALESTINE 30 mils
En SYRIE & LIBAN 30 piastres

La Grande Offensive en Tunisie

Sur tous les fronts, les Alliés ont passé à l'offensive en Tunisie. Cette offensive générale, destinée à chasser Rommel et von Arnim de leur dernier territoire africain, a commencé dans le sud, avec l'attaque de Montgomery contre la ligne Mareth. Dès que celle-ci fut percée et contournée, l'animation s'étendit aux autres fronts tunisiens. Leclerc avançait à la tête des Français, le long du Chott El Djérid. Plus au nord, l'armée américaine de Patton, qui avait recapturé Gafsa, El Guettar et Maknassy, reprenait son avance vers Sfax. Juin et ses goumiers s'emparaient de Fondouk et approchaient de Kairouan. Au nord, la Ière Armée d'Anderson contre-attaquait et, après avoir repris Sedjenane, menaçait Mateur et Medjez El Bab, points vitaux pour l'attaque contre Bizerte et Tunis.



Un sergent américain offre une cigarette à un prisonnier italien, capturé avec son unité, à El Guettar, en Tunisie centrale.



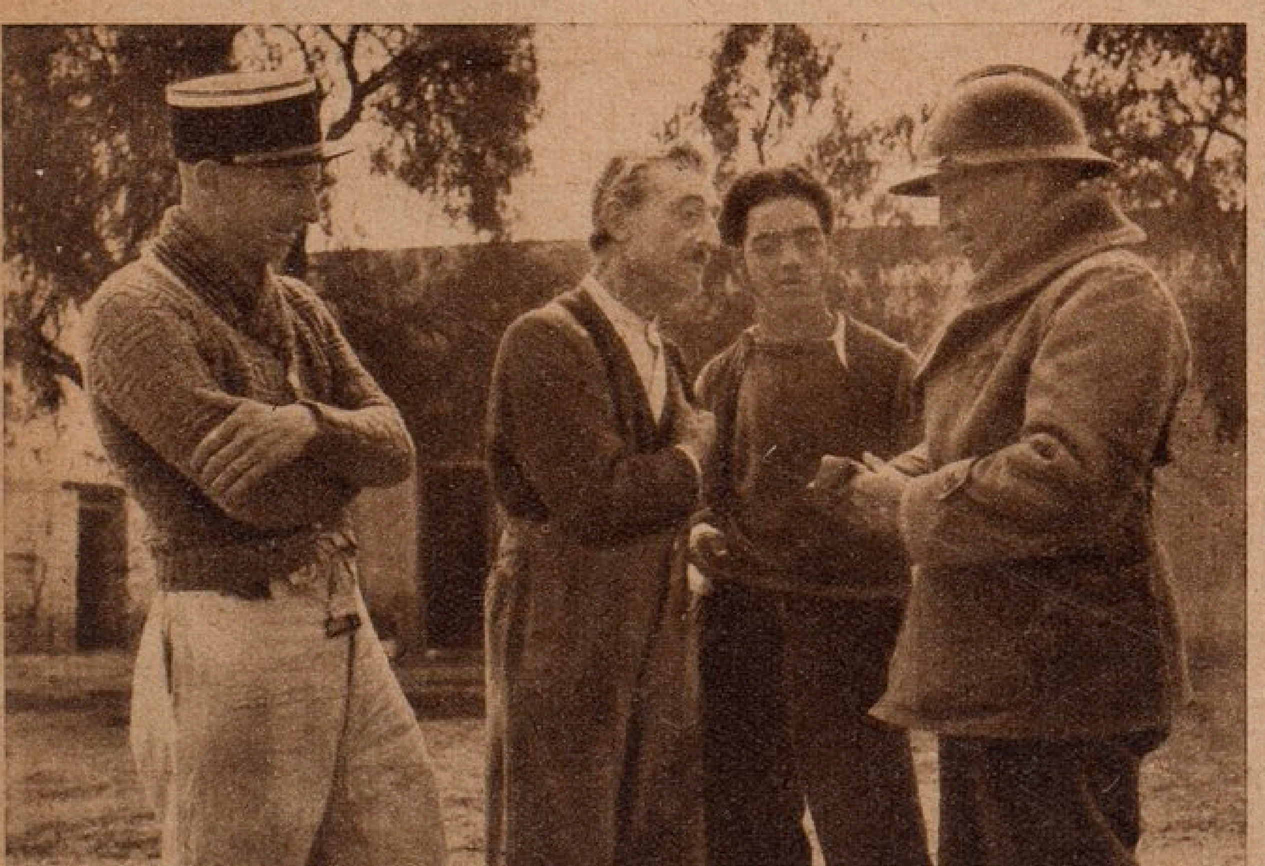
Les troupes américaines prennent possession de la gare de Maknassy après le retrait des troupes ennemies de la région.



Le major général Terry Allen, chef de la première division américaine, à qui l'on doit la prise d'El Guettar.



La guerre est maintenant terminée pour ce bersagliere capturé près de la région d'El Guettar, en Tunisie.



Des officiers français interrogent des habitants d'El Guettar après l'occupation de la ville par les armées alliées.

BIZERTE
MATEUR
TAMERA
TUNIS
MEDJEZ EL BAB
ANDERSON
SOUSSE
KAIROUAN
JUIN
FONDOUK
PATTON
SFAX
MAKNASSY
MAHARES
GRAIBA
GAFSA
EL GUETTAR
ACHLCHINA
LECLERC
GABES
EL HAMMA
MARETH
MONTGOMERY

L'ECRAN DE LA SEMAINE

PUISQUE

L'AXE LE DIT...

La situation militaire en Tunisie semble évoluer d'une manière rapide et rapprocher la campagne nord-africaine de son dénouement définitif. Avec une rare prétention, les Allemands n'ont jamais cru que les Alliés pourraient prendre une initiative aussi gigantesque que celle de débarquer en Afrique du Nord, et de chercher à les en déloger. Maintenant que cette action est en voie d'être liquidée, il est intéressant d'en préciser la signification en se basant sur les commentaires allemands eux-mêmes.

Une menace que le « Volkischer Beobachter », il y a quelques mois, après la victoire allemande de Tobrouk, déclarait définitivement disparue, a pris une forme concrète et urgente : « Si les Alliés, écrivait cet organe semi-officiel en juin 1942, pouvaient mettre à exécution leurs projets en Afrique du Nord, ils acquerraient une gigantesque base de départ, le long de la côte sud de la Méditerranée, en vue d'une attaque contre l'Europe. De violents bombardements aériens sur l'Italie, des débarquements inattendus aux points vulnérables des trois grandes presqu'îles du Sud-Est européen entreraient dans le domaine du possible. En plus, la possession des côtes nord-africaines amènerait la réouverture de la Méditerranée au trafic allié dans le sens ouest-est. La décision de Churchill et Roosevelt, à la conférence de l'Atlantique, de concentrer toutes leurs forces sur le champ de bataille d'Afrique, en reléguant consciemment au second plan le danger en Asie, avait, à n'en pas douter, un grand objectif stratégique : le front méditerranéen devait, exactement comme en 1918, servir de point de départ à une attaque contre le Mittel Europa venant du sud et du sud-est, une étape essentielle sur cette voie était *la mise hors de combat de l'Italie.* »

Grâce à ce journal allemand, nous voilà fixés sur le sens des victoires alliées en Afrique du Nord française. Ce qui aurait été vrai il y a exactement huit mois, car ce commentaire date du mois de juin 1942, l'est encore davantage aujourd'hui que la situation sur le front de l'Est s'est modifiée d'une manière si favorable aux armées soviétiques. Du reste, en juin dernier, l'Allemagne escomptait de grands succès en Russie. Son échec et la forte pression à laquelle elle est actuellement soumise sur le front soviétique aggravent encore les conséquences des succès alliés en Afrique.

Il faudrait toutefois tenir compte d'une autre considération, d'une importance non moins grande, à savoir que le jour où, avec l'occupation de la Tunisie, la Méditerranée sera rouverte au trafic allié, la conduite de la guerre sera grandement facilitée, le problème du tonnage bien moins grave. Pour résoudre ce problème, en effet, il ne suffit pas d'exercer une maîtrise indiscutée des routes maritimes, de repousser l'assaut des sous-marins et des avions, il faut encore éviter les détours inutiles. La substitution de la voie directe par la Méditerranée à la voie du Cap représentera une économie de plusieurs millions de tonnes et bouleversera les données actuelles du problème des transports. Le nettoyage de la Tunisie constitue donc, à n'en pas douter, un grand pas vers une victoire rapide.

NOTRE COUVERTURE

ALEXANDER TRAQUE ROMMEL

Le général Alexander, en sa qualité de commandant en chef adjoint en Afrique du Nord, dirige personnellement toutes les opérations sur tous les secteurs de Tunisie. Depuis El Alamein, ses plans audacieux ont réussi à infliger les coups les plus durs aux forces ennemies qui n'ont plus qu'une issue : la retraite précipitée et sans espoir. Voici une attitude du général Alexander au cours d'une récente conférence de presse quelque part en Tunisie.

REVUE DES 7 JOURS

Quelles sont les dernières perspectives de l'Axe en Afrique après la nouvelle victoire de Montgomery ? Une fois de plus, Rommel s'est trouvé dans l'obligation de fuir devant la Huitième Armée. Constatant qu'il n'était plus capable de tenir la ligne Mareth, il abandonna ses positions pour aller occuper un front plus étroit, au nord, entre la mer et les montagnes. Les Alliés ont serré de près les effectifs axistes et les ont talonnés jusqu'au delà de Gabès, ainsi que l'a annoncé M. Churchill.

Les milieux compétents doutent que Rommel puisse se maintenir sur ce nouveau secteur. La chute de Maknassy et de Fondouk, que les Américains ont occupées, constitue un danger, menaçant directement les arrières de Rommel. Il ne reste à l'Axe d'autre alternative que celle de raccourcir ses lignes et de concentrer ses effectifs dans une zone plus étroite.

Les combats qui se dérouleront au cours des prochains jours seront extrêmement violents, mais l'on peut prévoir que les Alliés parviendront, dans un laps de temps relativement court, à nettoyer ce dernier territoire africain des effectifs axistes.

« NOUS ATTENDONS L'ASSAUT ! »

Pendant des mois et des mois, les postes émetteurs de l'Axe ont diffusé que « le second front était un mythe, un épouvantail qui n'effrayait personne ». Aujourd'hui, cette même radio allemande parle du second front en termes plus réalistes. Elle décrit les préparatifs qui sont hâtivement poussés en Europe, pendant que la résistance en Afrique est sur le point d'être liquidée.

« Nous avons plus d'une fois décrit les préparatifs effectués par l'armée allemande pour la défense des côtes de l'Europe. Les armées allemandes attendent aujourd'hui avec impatience l'assaut ennemi. Les côtes de l'Atlantique et de la Méditerranée ont été fortifiées tout au long.

« Les îles méditerranéennes, comme la Crète, la Sicile, la Sardaigne et la Corse, ont été transformées en de véritables bastions... Le désavantage découlant de l'évacuation de nos troupes d'Egypte a été plus que compensé par la transformation de la Crète en une des forteresses les plus formidables que le monde ait jamais vues. »

Pendant plusieurs heures par jour, les speakers de Berlin essayent, dans toutes les langues, de donner le change aux populations de l'Europe occupée qui pressentent, avec quelle joie dans le cœur, que le jour de la libération n'est plus très lointain.

LE VATICAN CHERCHE LA SOLUTION...

En 1939, le président Roosevelt, reconnaissant la position privilégiée du Vatican dans le monde diplomatique, envoyait auprès du Saint-Siège, en qualité de représentant personnel, M. Steelman Myron Taylor. Depuis, M. Taylor a effectué trois voyages à Rome, soulevant de nombreux commentaires à chaque fois. Dernièrement, Monseigneur Spellman s'est rendu auprès de Sa Sainteté Pie XII, provoquant une curiosité non moins vive que celle produite par les visites de M. Taylor.

D'après certaines sources bien informées, le Saint-Siège serait en faveur de la création d'une Fédération Catholique, basée sur une Autriche-Hongrie reconstituée, soutenue par les partis agrairiens. L'archiduc Otto jouerait un certain rôle dans cette confédération. (L'on sait que ses deux frères viennent de s'engager dans l'armée américaine.) Les autres piliers de la Confédération Catholique seraient la Pologne au nord et l'Italie au sud.

Ce plan sera combattu par tous ceux qui, en Europe centrale, ne veulent pas entendre parler d'un retour des Habsbourg.

ATTENDEZ LE SIGNAL !

A l'occasion de l'anniversaire du courageux coup d'Etat du 27 mars, le roi Pierre II de Yougoslavie s'est adressé à ses sujets. Faisant chœur avec les déclarations de tous les autres dirigeants des Nations Unies, Sa Majesté a dit : « Nous devons constamment penser à la fin de la guerre et aux problèmes de la paix. Il est important que vous autres, dans la mère-patrie, n'entrepreniez aucune action d'envergure avant le moment opportun. Pour l'instant, contentez-vous de vous organiser en vous groupant autour du général Mihaïlovitch : lui seul sait où et quand il faudra frapper. »

D'autre part, S.M. le Roi des Hellènes a déclaré qu'il était venu en Egypte pour remplir ses obligations envers son pays. Cette déclaration a été interprétée dans la presse bulgare comme le signe d'une prochaine offensive alliée dans les Balkans. La tension a atteint de telles proportions, que la radio allemande a jugé nécessaire d'affirmer que les défenses de l'Europe du Sud-Est sont tellement puissantes que toute offensive alliée qui se heurterait à elles serait vouée à un échec certain.

BERLIN, CIBLE N° 1

La capitale allemande, définie comme « forteresse du nazisme », est sous le coup d'un martèlement intense par la voie des airs. D'après des rapports reçus de Genève, la presse allemande ne se donnerait même plus la peine de cacher que la vie dans certaines villes comme Essen et Munich, après les récents raids, est complètement disloquée. Le nombre des maisons détruites est tellement élevé dans ces centres, qu'il a fallu évacuer une bonne partie de la population vers l'Allemagne du Sud. Toutes les écoles ont été transformées en centres d'hébergement. Le « Muenchener Neueste Nachritchten » demande au public de s'abstenir de visiter Munich, vu que toutes les institutions municipales sont à l'état de chaos.

Par ailleurs, la presse nazie rapporte que les autorités ont décrété qu'une surveillance particulièrement stricte doit être maintenue sur les travailleurs étrangers, vu qu'« à la suite de nombreux incidents, des équipements industriels de grande valeur ont été mis hors d'usage par les étrangers ».

L'ORDRE NOUVEAU

Quelques chiffres significatifs parviennent de Norvège. Un professeur norvégien, qui a réussi récemment à quitter le pays, a écrit dans un journal suédois : « Depuis six mois, les Norvégiens meurent littéralement de faim. A Oslo, il n'y a plus de nourriture et le pain doit être mangé avec une cuiller. »

Depuis l'invasion, la production de la Norvège a baissé de 25 %. Une baisse de 40 % a été enregistrée dans la production du lait et une baisse de 50 % dans celle de la viande. Les têtes de bétail avaient diminué de moitié après une année d'occupation. Et les Allemands n'arrêtent pas de décréter l'abattage d'autres animaux, pour envoyer de la viande dans le Reich.

La situation n'est guère plus brillante en Roumanie qui est pourtant un pays « allié » de l'Allemagne. D'après le journal « Timpul », le mécontentement est général, surtout parmi la jeunesse. Une autre feuille, le « Curentul », rapporte qu'il existe bon nombre de personnes, en Roumanie, qui sont d'avis que ce pays doit cesser sa participation à la guerre. Finalement, l'« Argesul » déclara carrément qu'en Roumanie on meurt de faim.

DOENITZ SE PREPARE

Les sous-marins de Doenitz sont protégés par quatre mètres d'épaisseur de béton lorsqu'ils sont ancrés à Brest ou à Lorient, soit qu'ils y fassent escale, soit qu'ils y subissent des réparations. D'après certaines sources d'informations alliées, il semble que les raids aériens ininterrompus, contre des ateliers nazis moins bien protégés, aient fait baisser l'efficience des bases de Lorient et de Brest jusqu'à atteindre une proportion de 75 %. Néanmoins, les flottilles allemandes opèrent toujours dans l'océan Atlantique.

Récemment, l'Amirauté allemande craignait une tentative alliée contre la côte bretonne, dans le but d'enrayer l'action sous-marine à sa source, de même que les raids contre les chantiers allemands visent à disloquer la construction de submersibles. La radio allemande annonça que les civils avaient reçu l'ordre d'évacuer Brest et Lorient.

D'autres renseignements indiquent qu'une grande partie du vieux port de Marseille a été également évacuée des civils, et que les ingénieurs allemands étaient en train de convertir cette zone en base pour les sous-marins.

Mais chaque jour qui passe rapproche davantage les Nations Unies de la solution définitive du problème de la guerre sous-marine. Les chantiers américains lancent de nouveaux destroyers d'escorte qui se sont avérés très efficaces. Les constructions navales alliées progressent à un tel rythme que les attaques sous-marines n'ont pas empêché les Nations Unies d'avoir aujourd'hui plus de navires en circulation que l'année dernière à pareille époque.

LA VIEILLE QUESTION DES DETROITS

Le journal turc « Yeni Sabah » remet sur le tapis la question longtemps discutée des détroits de la mer Noire.

« Est-il vrai que la Russie a absolument besoin de contrôler les Détroits pour être à même de vivre ? Nous refusons absolument de le croire. Au contraire, nous sommes convaincus qu'en ce qui concerne sa défense nationale, la Russie a tout intérêt à laisser les Détroits entre nos mains, régis par le statut actuel. Nous sommes prêts à accepter l'amitié de la Russie. Nous ne pouvons pas suivre une politique anti-russe... Si la Méditerranée était un océan, et si la Russie, par la possession des Détroits, gagnait un accès sur la mer ouverte, elle aurait alors intérêt à contrôler les Détroits. Mais la Méditerranée est un grand lac dont les issues ne se trouvent pas entre les mains de la Russie. Nous autres Turcs pouvons donc continuer à constituer un Etat tampon et assurer ainsi un équilibre sûr... Est-ce que la Russie partage ce point de vue ? Rien dans les déclarations officielles des dirigeants russes n'apparaît contraire à cet état de choses. Nous espérons sincèrement que cet accord soit pleinement effectif, de sorte que nos pays voisins puissent vivre en paix, unis par les liens les plus solides de l'amitié. »

XXX

La R.A.F.

A 25 ANS

● *Le 1er avril 1943, la Royal Air Force a fêté le 25ème anniversaire de sa naissance. Quand éclata la guerre de 1914, l'armée de l'air britannique n'existait pas encore comme une unité indépendante. La Grande-Bretagne possédait alors quelques dizaines d'appareils de toutes catégories dépendant de l'infanterie et de la flotte.*

● **Grâce aux efforts inlassables de lord Trenchard, la R.A.F. devint un service indépendant au début du mois d'avril 1918. La force aérienne anglaise avait entretemps centuplé. En effet, elle totalisait à ce moment-là un nombre total de 22.647 appareils et un personnel de 300.000 hommes. En 1914, la Grande-Bretagne construisait 50 avions par mois. En 1918, elle en produisait 2.500.**

● *Durant la période d'entre-deux-guerres, alors que l'armée de terre et la marine dormaient sur les lauriers de la victoire, la R.A.F. demeurait active. De nouveaux types d'avions étaient construits à un rythme régulier. En 1931, la Grande-Bretagne gagnait encore la coupe Schneider grâce à ses moteurs Rolls Royce.*

● **En 1933, sept ans avant la bataille de Grande-Bretagne, une étape importante fut franchie au point de vue du progrès aéronautique : on commença à construire des chasseurs, pourvus de moteurs Rolls Royce et équipés de 8 mitrailleuses. Le « Spitfire » — créé par l'ingénieur R.J. Mitchell — et le « Hurricane » — créé par Sidney Camm — firent leur première apparition en public en 1936 — deux années avant Munich ! La construction de ces appareils à mitrailleuses multiples devait sauver la Grande-Bretagne de l'invasion nazie en 1940.**

● *Autres exemples frappants de l'activité et de la prévoyance des dirigeants de la R.A.F. La première commande de bombardiers lourds anglais, tels que les Lancaster, les Halifax et les Stirling — au moyen desquels la Grande-Bretagne pilonne actuellement les centres industriels allemands — fut passée en mai 1936. Les usines aéronautiques qu'on commençait à construire furent disséminées à travers le territoire britannique, ce qui eut pour conséquence de mettre en échec les efforts que déployèrent les nazis — dans la période la plus sérieuse de leur blitz — pour ralentir le rythme des constructions aériennes anglaises.*

● **Cependant, au printemps de 1938 — lors de l'absorption de la Tchécoslovaquie par le Reich — la Grande-Bretagne ne possédait que 1.750 appareils pour la défense de son propre territoire et 418 autres avions éparpillés dans ses possessions d'outre-mer. Aujourd'hui...**

● *La R.A.F. compte dans ses rangs des Sud-Africains, des Français, des Américains, des Polonais, des Australiens, des Tchécoslovaques aussi bien que des Britanniques. C'est une expression concrète, un symbole vivant et réel des Nations Unies.*

ABSENCES PAYEES

La « Pernold Company » de Medina, aux Etats-Unis, qui travaille pour la production de guerre, « paye » ses ouvriers, pour leurs journées d'absence, en marks allemands. Quand le caissier considère qu'un ouvrier s'est absenté de l'usine sans motif plausible, il insère dans l'enveloppe contenant son salaire hebdomadaire une poignée de marks avec cette note : « La somme « en extra » vous est offerte à titre de récompense pour vous être absenté un jour de la semaine dernière : lorsque vous ne travaillez pas pour nous, vous travaillez pour l'ennemi. »

(P.M., New-York)

DIRECTIVE TO GENERAL ALEXANDER

COMMANDER-IN-CHIEF IN THE MIDDLE EAST

1. Your prime and main duty will be to take or destroy at the earliest opportunity the German-Italian Army commanded by Field-Marshal Rommel, together with all its supplies and establishments in Egypt and Libya.

2. You will discharge or cause to be discharged such other duties as pertain to your Command without prejudice to the task described in paragraph 1, which must be considered paramount in His Majesty's interests.

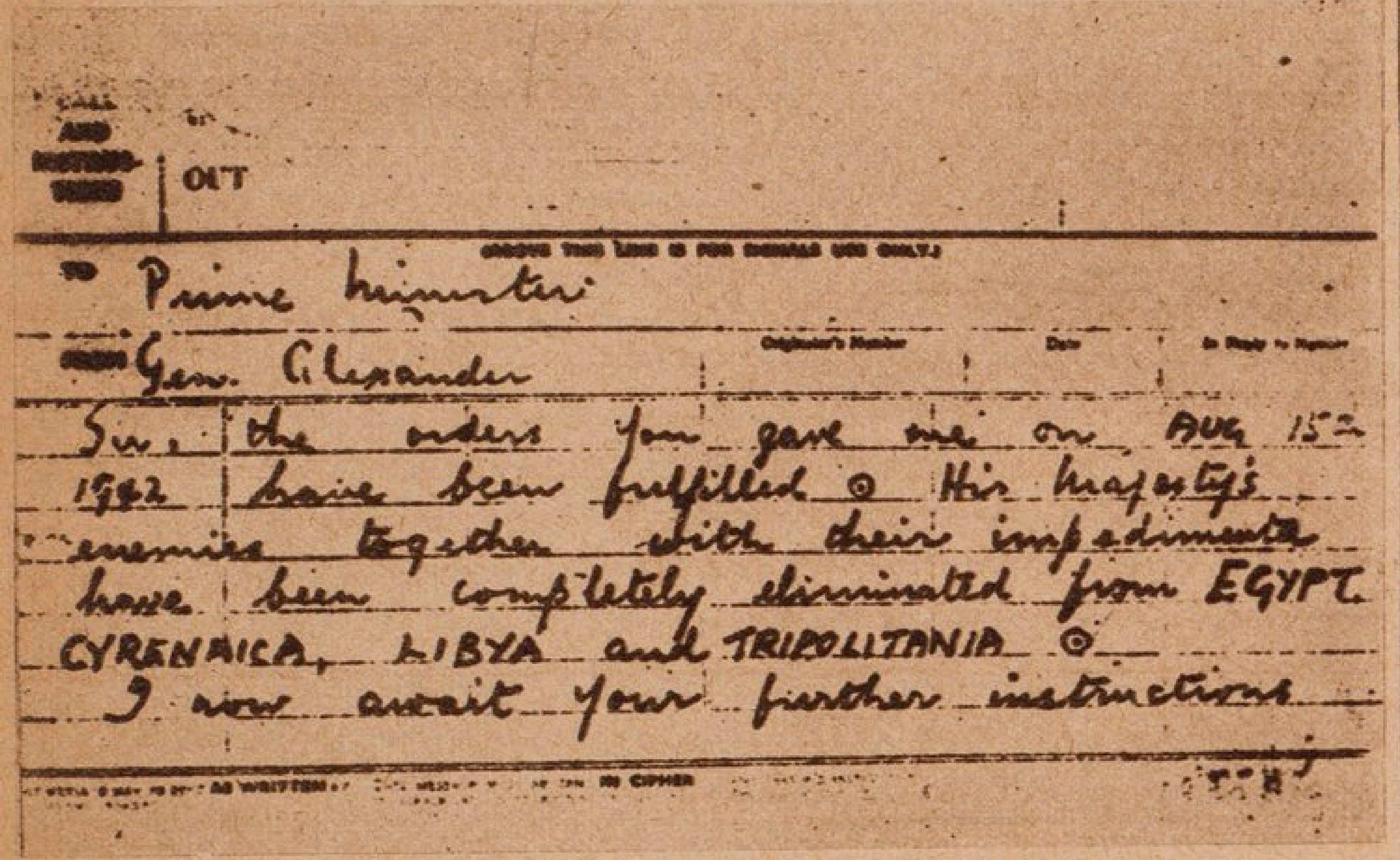
Winston S. Churchill

DEUX MESSAGES HISTORIQUES

Le 15 août 1942, M. Churchill adressait au général Alexander le message suivant, lui fixant les directives en ce qui concerne la bataille d'Egypte :

Votre tâche première et essentielle sera de capturer ou de détruire, à la première occasion, l'armée germano-italienne commandée par le feld-maréchal Rommel, avec ses approvisionnements et ses installations en Egypte et en Libye.

Vous accomplirez, ou ferez en sorte que soient remplis tous autres devoirs se rattachant à votre commandement, sans préjudice de la tâche contenue dans le paragraphe I, laquelle doit être considérée de première importance pour les intérêts de Sa Majesté.



OUT

TO Prime Minister

FROM Gen. Alexander

Sir, the orders you gave me on AUG 15th 1942 have been fulfilled ⊙ His Majesty's enemies together with their impedimenta have been completely eliminated from EGYPT, CYRENAICA, LIBYA and TRIPOLITANIA ⊙ I now await your further instructions

Le 11 février 1943, M. Churchill annonçait aux Communes qu'il venait de recevoir la dépêche suivante du général Alexander :

Sir,

Les ordres que vous m'avez donnés en date du 15 août 1942 ont été exécutés. Les ennemis de Sa Majesté et les obstacles élevés par eux ont été complètement éliminés d'Egypte, de Cyrénaïque, de Libye et de Tripolitaine. J'attends maintenant vos nouvelles instructions.

Paris

1870-1942

Il serait très difficile de comparer la capitale française qui, en 1940, capitula sans combattre, au Paris de 1870 qui, soutenant un siège de trois mois, endura les pires souffrances. En 1870, la population parisienne connut une famine atroce et toute sorte de mets étaient considérés comme un luxe. Le Zoo fut sacrifié au coutelas du boucher, et les rares animaux qui faisaient la joie des visiteurs servaient alors à régaler les citoyens irréductibles. Les éléphants, les kangourous, les autruches, les ours et les antilopes étaient abattus, non seulement parce qu'ils ne pouvaient plus être nourris, mais parce que leur chair était devenue aussi précieuse à la population que le sac de dattes au Bédouin perdu dans le désert. Les chevaux et les ânes subirent le même sort, ce qui n'empêcha pas les rations de viande de rester au-dessous de cinq grammes quotidiennement par tête.

En 1942, bien qu'il n'y ait pas de siège, personne ne peut être sûr d'obtenir une aussi maigre ration. Pour remédier à cet état de choses, les autorités ont été obligées de fermer les yeux devant une pratique qui joua également un rôle important dans les menus en 1870 : les chats et les chiens égarés ne sont pas officiellement considérés comme du bétail destiné à l'abattage, comme ce fut le cas en 1870, mais la police ne s'oppose pas à ce qu'on les tue et à ce qu'on les apprête dans toutes sortes de sauces.

Pour ce qui est des breuvages, les Parisiens sont aujourd'hui beaucoup moins bien partagés qu'en 1870. Pendant ce court siège, le café, par exemple, ne faisait pas gravement défaut, mais actuellement il n'y a ni lait, ni café, ni thé. Quand un restaurant en offre, l'on peut être sûr que c'est un ersatz présentant très peu de parenté avec le produit dont il est supposé tenir lieu. S'il se trouve encore quelques feuilles de thé d'Extrême-Orient, elles valent positivement leur pesant d'or.

Réputée pour son élégance, la Parisienne est maintenant obligée de se passer de ces raffinements qui firent de Paris le centre de la mode mondiale. Tandis que le siège de Paris fut trop court pour influencer la mode, aujourd'hui toutes les célèbres fabriques de Paris ont été vidées par les Allemands. Les cosmétiques ont disparu. Pour acheter un vulgaire morceau de savon, dans une de ces parfumeries qui étaient naguère le rendez-vous des personnes riches, il faut payer un prix fantastique. L'empaquetage peut encore être présentable, mais le contenu est à vous dégoûter de la propreté...

La population parisienne de 1942 est très différente de celle de 1870. Alors qu'aujourd'hui près de la moitié des habitants ont quitté la ville pour le sud de la France ou l'étranger, et que leur place a été prise par les Allemands, en 1870, au contraire, des milliers de paysans étaient arrivés dans la capitale afin d'échapper aux armées prussiennes. Ils avaient apporté avec eux tout ce qu'ils possédaient, y compris les animaux. Les questions de logement avaient donné lieu à de nombreuses difficultés. Mais le patriotisme ardent des défenseurs aplanissait toute querelle à sa naissance.

CHAOS...

Un médecin, un architecte et un fonctionnaire discutaient sur le degré d'ancienneté de leurs professions respectives. Le médecin prétendait qu'un docteur avait dû assister à la première opération chirurgicale de l'histoire : l'extraction d'Eve des côtes de notre père Adam. L'architecte rétorqua que sa profession remontait à un âge encore plus reculé. « Le monde a été tiré du chaos. Pour qu'une création pût avoir lieu, la présence d'un architecte était indispensable ».

« Une minute, dit à son tour le fonctionnaire. Vous semblez oublier que là où il y a le chaos, il doit y avoir un fonctionnaire. »

(Daily Telegraph, Londres)

Foch

ET LE COMMANDEMENT UNIQUE

Les généraux de Gaulle et Giraud ont célébré cette semaine le vingt-cinquième anniversaire de la création du commandement unique, qui eut lieu le 29 mars 1918. Voici quelques idées du grand maréchal sur le rôle du commandant en chef telles que les rapporte Raymond Recouly dans son « Mémorial de Foch » :

- *Les personnes qu'il s'agit de décider, d'animer, d'entraîner, il ne suffit pas de les pousser en avant ; il faut leur faire nettement comprendre où on les pousse.*
- *Le commandement unique, surtout quand il doit s'exercer sur les chefs d'une autre nation, d'une autre race, ne peut s'imposer par un décret. Le seul qui l'impose, c'est l'homme chargé de l'exercer, agissant, par son ascendant, sur ceux avec qui il doit collaborer.*
- *...En dépit de cette diversité de formation et des complications qui en résultaient, il y eut constamment une unité d'inspiration exercée par le commandement français. Cette unité résultait de la confiance que ce dernier sut inspirer du fait qu'il proposa toujours à ses alliés des plans très clairs, très nets, soutenus dans l'exécution par une volonté inébranlable.*
- *Quand des armées se battent ensemble, il est absolument impossible de réaliser l'unité de commandement, autrement que par cette influence morale. En d'autres termes, ce n'est pas la contrainte qui agit, mais uniquement la persuasion.*
- *Quand le commandement s'exerce sur des armées alliées, des ordres secs, impératifs, catégoriques, ne produiraient aucun résultat. Il faut que celui qui les donne sache les faire accepter pleinement par celui à qui il s'adresse, qu'il obtienne son adhésion. Il n'existe pas, pour lui, d'autre manière de commander.*

Les richesses

DE L'AFRIQUE DU NORD

Du temps du gouvernement de Vichy et des pseudo-commissions d'armistice, toutes les richesses de l'Afrique du Nord française étaient dirigées, directement ou indirectement, vers l'Allemagne. Lorsque la campagne actuelle prendra fin, tout le surplus de la production de l'Afrique du Nord française pourra être employé par les Alliés. Nous disons le « surplus », car les habitants de ces pays obtiendront maintenant tout ce qui leur est nécessaire et ne seront plus pillés.

A combien se monte au juste cette production ? En nous référant aux dernières statistiques publiées par le gouvernement français en 1938 et 1939, nous constatons qu'elle est considérable.

Culture : L'Afrique du Nord, pays essentiellement agricole, produisit en 1938, 42 millions de quintaux de céréales (blé, orge, avoine, maïs), 18 millions d'hectolitres de vin, un million de quintaux d'huile d'olive, 19 millions de kilos de tabac, ainsi que des quantités diverses de pommes de terre, de lin, de fruits, de liège, d'alfa, d'amandes, de soie et autres.

Elevage : Le cheptel nord-africain représentait en 1938 plus de 35 millions de têtes, dont 19 millions de moutons, 10 millions de chèvres, 3.200.000 de bovins, ainsi qu'un nombre considérable de porcs, de chameaux, etc.

Production minière : La production minière de l'Afrique du Nord apportera aux Nations Unies un appoint particulièrement précieux. En dehors du fer, le cobalt est indispensable à la préparation de nombreux alliages. On sait, par ailleurs, l'importance des phosphates pour la production agricole. On peut admettre que la perte des phosphates nord-africains doit entraîner une diminution du quart au tiers du rendement des récoltes européennes. Voici les derniers chiffres de production que l'on a sous la main (années 1937-1939) : Phosphates : 3 millions et demi de tonnes (soit plus du 25 % de la production mondiale). Fer : 3 millions et demi de tonnes. Charbon : 160.000 tonnes. Manganèse : 82.000 tonnes. Cobalt : 6.540 tonnes. Antimoine : 2.204 tonnes.

Le « Temps » de Paris du 18 octobre 1942 donnait d'ailleurs un tableau comparatif des exportations de l'Algérie vers la « France » en 1938 et 1941. On y remarque, par exemple, que l'exportation des céréales et autres a presque doublé. Ainsi, de 548.000 quintaux en 1938, l'exportation du blé a passé à 1 million de quintaux ; les dattes, de 113.000 à 207.000 quintaux ; les légumes, de 600.000 à 1 million et cent mille quintaux. Et ainsi de suite.

Ces exportations devaient prendre une extension beaucoup plus grande en 1942. Les entrepôts construits à cet effet devaient permettre l'envoi de 40.000 têtes de bétail en viande frigorifiée. La « Gazette de Francfort » du 6 août 1942 estimait que les exportations de fruits et de légumes s'élèveraient à 6 millions de quintaux en 1943 et à 10 millions de quintaux en 1944.

Les Allemands, on le voit, considéraient l'avenir avec beaucoup d'optimisme !

POKER AMERICAIN

Un fonctionnaire du gouvernement soviétique raconta récemment à quelques correspondants de presse l'anecdote suivante :

Deux millionnaires américains qui visitaient l'Union Soviétique quelque temps avant la guerre firent connaissance, dans l'hôtel où ils étaient descendus, avec deux Russes dont la tenue parfaite les enchanta. Après avoir lié connaissance, les quatre hommes décidèrent d'organiser une partie de poker. Pendant le jeu, les deux Russes se mirent à fredonner quelques jolies chansons du pays, dont l'air nostalgique et tendre charma les Américains. Ces derniers, à force d'écouter, ne tardèrent d'ailleurs pas à en apprendre le refrain par cœur ainsi que quelques paroles.

Le fonctionnaire, à qui les Américains racontaient les détails de la délicieuse soirée qu'ils avaient passée en compagnie des deux gentlemen russes, leur demanda de chanter devant lui le refrain qu'ils avaient appris. Les Américains s'exécutèrent avec bonne grâce. A mesure qu'ils chantaient, le fonctionnaire traduisait les paroles en bon anglais :

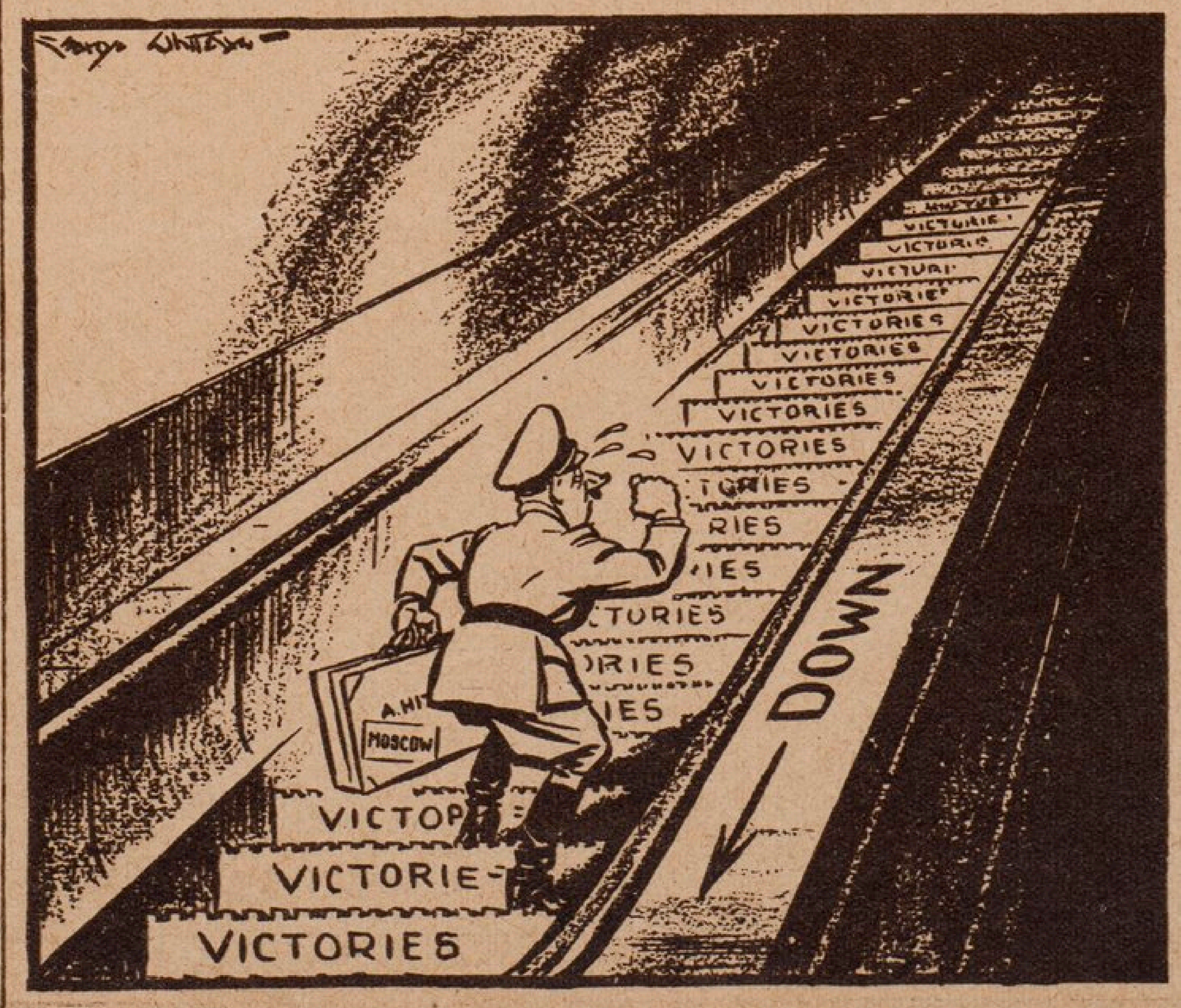
— Qu'as-tu donc ? Qu'as-tu donc ?

— J'ai trois as ! J'ai trois as ! Double l'enjeu ! Double l'enjeu !

— Passe-moi un roi !

— Relance encore ! Les imbéciles ne se doutent de rien... etc.

Les Américains avaient perdu ce soir-là plus de 5.000 dollars.



ESCALIER ROULANT (*Daily Herald*)



AMBITIONS TERRITORIALES

— Patron, si vous demandiez aussi l'Italie ?

(*Panama-American*)

Le drapeau étoilé

ET SON HISTOIRE

Un drapeau officieux des Nations Unies, connu sous le nom du « drapeau des quatre libertés » et composé de quatre lignes alternées rouges et bleues sur fond blanc, a été déployé récemment à Washington, au cours d'une manifestation, et distribué aux 31 ambassades et légations de la capitale américaine. Ce pavillon sera le symbole de toute la cause alliée et remplacera, au cours des réunions officielles, les 31 drapeaux des Nations Unies.

Les circonstances qui entourent la naissance des emblèmes nationaux sont souvent curieuses. Celles qui ont présidé à la constitution du drapeau américain méritent d'être mentionnées.

Cela se passait en 1776 à Philadelphie. Le Congrès Continental, d'où devait sortir la Déclaration d'Indépendance, tenait alors ses sessions dans cette ville. Rue de l'Arche, tout près du siège du Congrès, habitait une jeune couturière du nom de Betsy Ross, dont le talent était connu dans toute la ville.

Une après-midi d'été, Betsy vit entrer dans son atelier trois messieurs d'apparence respectacle. Elle reconnut dans le premier son oncle, le colonel Ross.

— Betsy, fit le colonel Ross en désignant l'un des deux hommes, je te présente le général George Washington.

— Madame, dit aussitôt le général à la couturière médusée, nous sortons du Congrès. Voici l'esquisse d'un drapeau dont nous désirerions vous confier la confection.

— Je ne sais si j'en serai capable, répondit Betsy avec émotion. Montrez-moi le dessin.

Mme Ross et les trois hommes s'assirent gravement autour d'une table. Le général Washington étala une feuille de papier, qu'il avait tirée de sa poche et sur laquelle était dessinée une ébauche grossière.

— Le drapeau comprendra treize bandes, alternativement rouges et blanches, expliqua-t-il. Sur un carré bleu, situé à l'angle supérieur gauche, seront piquées 13 étoiles. Ces étoiles symboliseront le ciel. Le rouge représentera l'Angleterre, notre pays d'origine, et l'alternance des rayures indiquera notre détachement de sa tutelle. Les rayures blanches porteront aux générations futures notre sentiment de la liberté.

Impressionnée, Betsy suggéra que la longueur du drapeau excédât d'un tiers sa largeur et que les étoiles eussent cinq branches au lieu de six.

— Ne seront-elles pas plus difficiles à faire ? s'enquirent les visiteurs intéressés.

La jeune femme prit une feuille de papier et des ciseaux et produisit en quelques secondes une parfaite étoile à cinq branches.

Le soir même, Betsy Ross emprunta au capitaine d'un navire de commerce son pavillon pour se rendre compte de la manière dont il était fait et se mit courageusement à l'ouvrage. Le drapeau terminé, elle le fit hisser au mât d'un navire ancré dans la rivière Delaware afin de juger de son effet. Les personnages officiels qui l'avaient accompagnée furent tellement saisis par sa majesté, qu'ils tinrent à le présenter sur l'heure aux membres du Congrès.

Ainsi naquit le pavillon étoilé qui devait devenir l'emblème national des Etats-Unis d'Amérique. Aucune modification n'y fut apportée dans la suite, sauf dans le nombre des étoiles. Avec l'adhésion de chaque nouvel Etat à l'Union, une nouvelle étoile était ajoutée dans la constellation, jusqu'à ce que leur nombre atteignît le chiffre actuel de quarante-huit.

Trois des bombardiers B-25 de l'armée américaine, qui font partie des unités des patrouilles côtières, survolent un navire marchand des Etats-Unis. Opérant sur de vastes distances, ils sont chargés de les protéger contre les attaques des avions ou des sous-marins ennemis.

LA BATAILLE DES CONVOIS

Le U-Boat, dernier espoir du Reich

Les revers subis par l'Allemagne sur les divers fronts terrestres au cours de cette quatrième année de guerre ont, mieux que toute propagande, fait clairement comprendre au peuple allemand qu'il ne saurait désormais plus être question de victoire. La stratégie de confusion à laquelle Hitler et son état-major ont conduit leurs armées en Russie et en Afrique a précipité le cours des événements. Cependant, comme toujours, aux pires moments de dépression, les dirigeants nazis ont recours à une source constante de consolation : *la guerre sous-marine*. Jamais autant que ces temps-ci, les chefs du IIIe Reich n'ont claironné les succès enregistrés par les submersibles allemands. A les en croire, les pertes maritimes, infligées aux Nations Unies, ne tarderaient pas à se faire sentir d'une manière décisive sur l'évolution de la guerre.

Il ne fait évidemment pas de doute que la bataille qui se livre sans répit depuis plus de trois ans sur tous les océans, et surtout dans l'Atlantique, décidera en dernier ressort de l'issue du conflit. Du reste, la lutte sous-marine est devenue la pièce maîtresse de la stratégie défensive adoptée par Hitler, depuis que la coalition alliée lui a imposé, sur le terrain militaire, une situation d'équilibre où les succès spectaculaires ne payent plus. Pour les puissances démocratiques, le problème du tonnage se pose avec d'autant plus d'acuité que l'extension et l'intensification de la guerre ont notablement alourdi leur effort. Leur dispersion et l'allongement de leurs lignes de communications signifient qu'elles dépendent étroitement des bateaux pour combiner leur puissance économique et militaire. Mieux elles s'affranchiront de la menace sous-marine, plus vite elles remporteront la victoire.

LA SITUATION EST SÉRIEUSE

L'arme principale de la guerre maritime menée par les Allemands contre le tonnage allié reste, comme durant l'autre guerre, le sous-marin. Suivant les chiffres publiés par l'Amirauté du Reich, le sous-marin s'attribue les 60 % du tonnage allié coulé, contre 16 % pour les unités de surface et 24 % pour la Luftwaffe. D'autre part, les conditions présentes de la guerre contre le tonnage sont aujourd'hui plus favorables à l'Allemagne que celles de l'autre guerre.

Cependant, malgré les pertes maritimes subies depuis 1939, l'effort de guerre allié a pu se déployer en s'amplifiant sans cesse et, loin de restreindre son champ d'opérations, il s'est délibérément créé, avec le nouveau théâtre de guerre de l'Afrique du Nord française — en attendant le second front européen — de nouvelles charges. C'est là un signe singulièrement éloquent que les disponibilités et les perspectives de constructions en matière de tonnage présentent une marge satisfaisante.

Les derniers discours prononcés par M. Churchill ont fait apparaître que ces pertes étaient malgré tout sérieuses, puisque, d'après les déclarations du Premier Ministre britannique, le programme de constructions supplée de justesse aux pertes dues à l'action de l'ennemi. Depuis quelques mois, nous assistons donc certainement à une tension de l'effort allemand pour épuiser les forces des Alliés. Mais le tonnage coulé n'est pas en lui-même un facteur décisif ; ce qui compte, c'est le bilan total du tonnage, l'influence des pertes sur la vie économique et les possibilités stratégiques.

UN SOUS-MARIN PEUT :

1. **Emporter douze torpilles qui filent à 70 kilomètres à l'heure sur au moins deux kilomètres.**
2. **Lancer une torpille qui peut filer à 30 nœuds à l'heure sur 11 kilomètres.**
3. **Naviguer en surface à la vitesse de 17 nœuds et demi et immerger à la vitesse de 8 nœuds.**
4. **Rester invisible en mer agitée à plus de 650 mètres de sa proie.**
5. **Repérer sa proie quand il est encore à 10 mètres au-dessous de la surface.**
6. **Se poser sur le fond, à l'abri de tout danger, à près de 80 mètres de profondeur.**

LES GAINS ET LES PERTES

Aussi, pour se faire une juste idée de l'évolution de la bataille du tonnage, il convient de rapprocher les pertes des besoins et des constructions nouvelles.

Jusqu'à juin 1941, date à laquelle la publication des pertes a été suspendue par l'Amirauté britannique, les pertes anglaises, alliées et neutres se sont élevées à près de 10.700.000 tonnes. Elles s'étaient accrues d'une manière inquiétante après l'effondrement de la France. De leur côté, les Allemands prétendent avoir coulé, pendant ces 22 mois, 19 millions de tonnes, ce qui, compte tenu des succès annoncés par l'Italie, correspond presque au double du chiffre anglais.

Pour ce qui est des pertes postérieures à juin 1941, on est malheureusement réduit à des évaluations très approximatives. Il résulte, par exemple, d'une déclaration du Premier Ministre à la Chambre des Communes qu'au cours du troisième trimestre de 1941, les pertes se sont élevées à environ 700.000 tonnes. D'autre part, la Chambre de Commerce maritime britannique avait estimé à 13.000.000 de tonnes les pertes jusqu'à la fin de 1941.

En 1942, ces pertes ont été probablement plus élevées par suite de l'entrée en guerre des Etats-Unis. En l'absence de toute autre donnée postérieure, force nous est de nous reporter aux bilans que, chaque premier de mois, nous donne en bloc Berlin.

D'après ces bilans, les Allemands prétendent avoir coulé de janvier à octobre 1942, soit en dix mois, un total de 7.320.154 tonnes.

M. Churchill avait déclaré naguère à la Chambre que le taux des constructions maritimes a définitivement dépassé celui des pertes. A l'époque de cette déclaration, c'est-à-dire il y a sept mois, le taux des constructions s'élevait de un million à un million deux cent mille tonnes par mois. D'autre part, le correspondant naval d'un journal neutre a avancé le chiffre de 900.000 tonnes comme moyenne des pertes mensuelles en 1942 et le même chiffre a été donné par l'amiral Gadow dans « Der Neue Tag » en juillet 1942, tandis qu'une revue américaine a estimé les pertes alliées en 1942 à une moyenne de 750.000 tonnes par mois. Cela tend à prouver que le chiffre ci-dessus de Berlin n'est pas très éloigné de la vérité. Admettons même le chiffre le plus élevé de 900.000 tonnes. Cela ferait pour 1942 une perte de 11 millions de tonnes, ce qui, ajoutés aux chiffres de la période précédente, donne le chiffre global de 22 millions de tonnes.

Certes, c'est là un bilan impressionnant. Néanmoins, si on le met en regard seulement des acquisitions faites par les Alliés depuis le début de la guerre, l'on est déjà rassuré. Les pays européens, conquis par le Reich, ont apporté aux Nations Unies un tonnage voisin de 13 millions de tonnes (Norvège, Hollande et Grèce). En y ajoutant le tonnage axiste capturé et le tonnage neutre au service de la Grande-Bretagne, on obtient un total supérieur à 15 millions de tonnes. A ce chiffre, il convient d'ajouter les constructions nouvelles depuis septembre 1939 jusqu'à la fin de 1942.

A elle seule, la construction britannique en tonnage marchand depuis le début de la guerre jusqu'à la fin 1942 s'élève à six millions de tonnes. Du côté des Etats-Unis, ne tenons compte que des constructions de l'année 1942. Elles ont atteint, conformément au programme du Département de la Marine, huit millions de tonnes.

Les constructions nouvelles se sont donc élevées jusqu'ici à un minimum de 14 millions de tonnes, ce qui représente une estimation certainement trop modérée. Si l'on y ajoute les 15 millions mentionnés précédemment, on obtient un total d'acquisitions nouvelles de 29 millions de tonnes. **Autrement dit, la flotte marchande anglo-américaine est non seulement restée intacte par rapport à septembre 1939, mais encore elle s'est enrichie jusqu'à la fin de 1942 de sept millions de tonnes au moins. Comme l'a justement dit M. Churchill, « l'augmentation du tonnage des Nations Unies est donc le fait dominant de la situation ».**

Nous n'avons pas cité tous ces chiffres pour créer un naïf sentiment d'optimisme. **Le tout est de savoir si le tonnage restant correspond aux besoins actuels des Alliés.** A cette question, le rythme croissant de la guerre et les nouvelles initiatives prises par les puissances anglo-saxonnes apportent déjà un élément de réponse. Un autre élément est fourni par les efforts et la préoccupation constante des Nations Unies en vue de combattre le danger du sous-marin.

Des chasseurs de la R.A.F. qui défendent la marine marchande. Ils sont installés sur le navire marchand qui, par un dispositif approprié, peut les projeter par catapulte. Ce sont des avions sacrifiés, car une fois qu'ils n'ont plus d'essence, ils ne peuvent plus atterrir et le pilote est obligé de se jeter en parachute.

VOICI L'ENNEMI !

Il n'est pas douteux que le Reich consacre ses efforts à la guerre sous-marine dans une mesure qui est proportionnellement plus grande qu'au cours de la dernière guerre. En mai 1942, le correspondant londonien de la « Neue Zurcher Zeitung » rapportait que les milieux navals de Londres estimaient à 18 en moyenne le nombre des sous-marins sortant tous les mois des chantiers allemands. Encore que la R.A.F. s'acharne à bombarder les bases sous-marines allemandes, la difficulté n'est pas de construire des submersibles, mais de trouver des équipages spécialisés. Les Allemands sont certainement préoccupés par ce problème.

C'est au début de janvier 1942 que les sous-marins allemands étendent leur champ d'opérations jusqu'aux côtes américaines. Très vite le nombre de leurs succès monte en flèche. Commencée sur les côtes orientales des Etats-Unis, l'activité sous-marine gagne la mer des Antilles, puis le golfe du Mexique où, en mai, la route maritime du pétrole, des ports vénézuéliens vers la Louisiane est particulièrement visée.

A la même époque, sans doute sous les effets conjugués des beaux temps printaniers du nombre de sous-marins disponibles et de la réaction alliée accrue dans les mers fermées, la crise à la fois se déplace et s'étend aux espaces atlantiques de l'Equateur au Groenland. Ottawa annonce le 12 mai le torpillage d'un cargo dans le Saint-Laurent ; Washington, le 13, celui d'un navire au large de l'Afrique occidentale ; fin mai, des sous-marins apparaissent le long des côtes brésiliennes ; de son côté, Berlin annonce le 14 mai et les 14, 18 et 24 juin des succès nombreux remportés dans l'Atlantique nord et dans l'Atlantique central sur des convois fortement escortés. Par la suite, l'activité se maintient intense ; des sous-marins italiens et japonais joignent leur action à celle des sous-marins allemands.

TACTIQUE DES SUBMERSIBLES

La tactique de l'attaque sous-marine a beaucoup changé, par rapport à 1917. L'occupation des côtes françaises a rendu possible ce que les Allemands appellent la « tactique de la meute » (Rudeltaktik), consistant à lancer une vague de sous-marins, seize par exemple, qui se relaient dans l'attaque de sorte que celle-ci peut se prolonger pendant plusieurs jours. Dans ce qu'on appelle « l'attaque frontale », les sous-marins ralentissent leurs moteurs, se placent face au convoi et attendent que celui-ci soit au milieu de leur ligne pour lancer simultanément les torpilles dans toutes les directions. C'est alors que les destroyers interviennent en se faufilant entre les bateaux et en changeant avec les grenades, mais il leur est assez difficile de situer la position des sous-marins, car les appareils écouteurs enregistrent, en même temps que le bruit des moteurs des sous-marins, celui des moteurs des bateaux.

Il y a aussi d'autres types d'attaque comme, par exemple, l'attaque « tangentielle » ou l'attaque « diagonale », mais on manque de détails précis à ce sujet. Dans la dernière guerre, il aurait été difficile aux Allemands de pratiquer cette tactique de l'attaque en masse, car les sous-marins, pour atteindre leurs théâtres d'opérations, devaient passer par les eaux septentrionales de l'Angleterre où le danger des mines était loin d'être négligeable. Aussi préféraient-ils opérer isolément et individuellement.

COMMENT LES COMBATTRE ?

Suivant des sources neutres, on a appris que les Allemands avaient à présent près de quatre cents sous-marins en action et qu'ils arriveraient au chiffre de six cents avant l'été. D'autre part, suivant une déclaration faite à la Chambre des Communes par M. Alexander, Premier Lord de l'Amirauté, la production allemande en sous-marins est probablement encore supérieure au nombre des submersibles détruits, mais ce chiffre est en train d'être réduit. Plus exactement, **pour treize bâtiments détruits tous les mois, le Reich en construit au moins dix-huit.**

Les méthodes et la technique de la défense contre les sous-marins ont fait des progrès considérables : avion, contre-torpilleur rapide, petite corvette, canot-torpilleur à moteur, attrape sous-marins, grenade sous-marine, voilà les principales armes qui aujourd'hui combattent le sous-marin. Le système des convois qui a sauvé les Alliés en 1918 et qui a été reconnu par les Allemands comme le système de défense le plus efficace opère depuis le premier jour de la guerre et rend la tâche des sous-marins de plus en plus difficile.



Des destroyers britanniques revenant à leur base après avoir escorté un convoi.

L'avion est le pire ennemi du sous-marin. Il le combat de deux façons : il le recherche et le dépiste, d'abord ; il l'abat par des bombes ensuite.

Les navires de surface (destroyers et corvettes) sont des adversaires particulièrement redoutables du sous-marin. Ils précisent sa position au moyen du son, et peuvent lancer des grenades sous-marines qui éclatent à la profondeur fixée d'avance (jusqu'à une cinquantaine de mètres). Ils ont à leur disposition la mine remorquée, qui, amarrée à l'extrémité d'une remorque, éclate au contact du sous-marin rencontré.

•

Pour conclure, signalons la déclaration que vient de faire M. Alexander : « Au cours des huit derniers mois, les chantiers navals alliés ont construit deux millions de tonnes, en plus du tonnage coulé par l'Axe pendant la même époque. » Cette augmentation n'est pas trop grande, eu égard aux exigences militaires de l'année qui s'est ouverte.

Un homme d'action :

HENRY WALLACE

Henry Agar Wallace, vice-président des Etats-Unis, fera bientôt un voyage en Russie où il aura un entretien avec Staline. Il ne manquera pas de faire, en cours de route, un séjour en Egypte. Voici l'homme que le président Roosevelt envoie comme messager en U.R.S.S.

Lorsque le vice-président des Etats-Unis, M. Henry A. Wallace, affirme que la terre est suffisamment riche pour nourrir l'humanité entière, il ne parle pas en profane. M. Wallace connaît jusque dans ses moindres recoins le problème de l'alimentation. Savant et technicien, il fit une entrée brillante dans la politique, grâce à ses connaissances profondes dans le domaine de l'agriculture.

Des études qu'il entreprit sur la situation en Europe, au lendemain des guerres de Napoléon, ont permis à Wallace de prédire la crise économique qui sévit après la dernière guerre, et dès 1925, il mit en garde ses compatriotes contre l'imminence de la crise économique qui éclata en 1929.

Lorsqu'il était étudiant au collège d'Ames, le jeune Henry eut l'idée de se livrer sur lui-même à des expériences alimentaires inédites. Expérimentateur et cobaye en même temps, il commença par jeûner complètement pendant toute une semaine, pour se rendre compte de ce qui arrive lorsque l'homme est privé de nourriture. Il avait lu quelque part que le jeûne « tonifie l'organisme ». Le septième jour, il mit fin à son jeûne et passa aux expériences suivantes.

Il avait élaboré une série de diètes qu'il décida d'essayer l'une après l'autre. L'objet de ses recherches était d'arriver à déterminer le menu le meilleur marché permettant à un homme normal de continuer à vivre sans compromettre sa santé et sa vigueur.

Il commença par se mettre au régime du lait et du maïs. Puis, il changea la diète en maïs et sirop de maïs. Tout se passa sans aucune difficulté.

Mais Wallace n'était pas encore satisfait. Il malaxa une sorte de pâtée composée à la base de graines de soya, de rutabagas et de lard. Malgré tout son enthousiasme, il eut de la peine à avaler, trois fois par jour, une pâture aussi nauséabonde. Il en améliora le goût en remplaçant le lard par du beurre frais. Mais, au bout de quelques jours, il fut pris de tremblements convulsifs. Ses parents furent obligés de le retirer de l'université et de l'envoyer dans l'Ouest pour se remettre.

Plus tard, devenu ministre de l'Agriculture, Wallace s'abstint de manger de la viande pendant cinq ans et fut finalement convaincu que l'homme pouvait parfaitement s'adapter sans inconvénient au régime végétarien.

MINISTRE DE L'AGRICULTURE

En 1932, le futur président des Etats-Unis l'invita à Hyde Park : dès leur premier contact, un vif courant de sympathie s'établit entre eux.

Henry Agar Wallace a toujours intrigué les politiciens.

Aujourd'hui encore, ils ne comprennent pas ce vice-président qui déteste la politique, travaille plus dur que n'importe qui à Washington, a étudié l'histoire et les religions de l'homme et joue au tennis de la main gauche.

Mais le président Roosevelt, lui, n'a jamais été intrigué par la nature exceptionnelle de l'homme dont il a fait son second. Longtemps, M. Roosevelt a identifié Wallace avec « le vieux bon sens », et c'est pour cela qu'il l'a appelé à la Maison-Blanche.

Son opposition à toutes sortes de régimes totalitaires a toujours été très forte. En 1934, il publia un livre intitulé « L'Amérique doit choisir », dans lequel il déclara :

« Je détesterais vivre dans un pays où la pensée individuelle serait refoulée et punie, où la liberté de parole n'existerait plus. Je considérerais que le prix payé pour une pareille existence est trop élevé. »

Dès cette époque, il avait commencé sa croisade afin de préparer l'Amérique pour le conflit contre les dictatures qui s'annonçait inéluctable. Depuis, il s'est toujours trouvé dans les rangs de ceux qui combattent pour la liberté.

Wallace est convaincu que ceux qui seront chargés de rédiger les termes de la paix devront penser au monde entier. Pour lui, les nations privilégiées ne doivent pas exister.

« Nous devons faire usage de notre puissance à la conférence de la paix qui viendra, afin d'obtenir une paix juste, charitable et durable. Si réellement nous sommes convaincus que nous combattons pour la paix du peuple, alors tout nous sera facile. La Paix qui viendra doit signifier un meilleur niveau d'existence pour l'homme du peuple, non seulement dans les nations telles que les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, mais aussi pour l'Extrême-Orient, la Russie, l'Amérique latine, non seulement pour les Nations Unies, mais aussi pour l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Certains ont parlé du « siècle américain ». Je prétends que le siècle dans lequel nous entrons — le siècle qui sera issu de cette guerre — peut être, doit être, le SIECLE DE L'HOMME DU COMMUN. »



J'AI TUE 200 JAPONAIS !

L'authentique récit d'un combat meurtrier entre Américains et Japonais, dicté sur un lit d'hôpital par celui qui en fut le principal héros.

Les servants de notre mitrailleuse étaient : Johnny Rivers, de Philadelphie, Lee Diamond, de New-York, et moi-même. Dans ce secteur de la ligne américaine, sur les bords du Guadalcanar, nous savions que l'attaque japonaise allait se déclencher à partir de la rive opposée. Nous n'ignorions pas que les Japonais étaient dix fois plus nombreux que nous. Mais nous avions reçu l'ordre d'empêcher, coûte que coûte, l'ennemi de franchir la rivière. Aussi, nous relayions-nous constamment au poste de veille pour ne pas être pris au dépourvu.

Dans la nuit du 21 au 22 août, vers une heure, nous perçûmes un mouvement sur la rivière, presque en face de notre poste. Johnny Rivers ouvrit immédiatement le feu, tandis que je m'occupais d'alimenter la machine. Nous commençâmes à distinguer les Japonais qui tombaient l'un après l'autre dans l'eau, bientôt emportés par le courant, très fort à cet endroit. Mais une mitrailleuse ennemie ne tarda pas à nous répondre de la rive opposée. A la première salve, Johnny s'écroula, le visage ensanglanté. Je me mis aussitôt au poste de commande de la machine, tandis que Lee prenait ma place à son tour.

Nous nous rendions de plus en plus compte que nous étions dans un secteur de la ligne excessivement dangereux. En outre, la mitrailleuse américaine la plus proche — à 150 mètres de distance — avait été mise hors de combat par l'ennemi, infiniment supérieur en nombre. Les autres moyens de défense consistaient en quelques batteries antiaériennes, qui ne nous étaient pour le moment d'aucune utilité.

L'ennemi continuait à envoyer des détachements composés chacun de 35 à 40 hommes à travers la rivière. Diamond reçut bientôt une balle dans le bras droit. Je dus faire le double effort de diriger le feu et d'alimenter la machine.

Un crépitement rapproché me fit tourner soudain la tête du côté opposé. Les Japonais avaient réussi à jucher une mitrailleuse sur un de nos tracteurs amphibies qui avait échoué la nuit précédente au milieu de la rivière. Cramponnés à l'épave, quelques-uns d'entre eux commençaient à arroser notre « nid » très copieusement.

D'autres soldats japonais avaient franchi l'eau à la nage et avaient grimpé sur quelques cocotiers, tout près de notre poste. Les balles pleuvaient sur nous à un rythme qui allait en s'accroissant. Ma machine continuait cependant à crépiter furieusement dans toutes les directions. Le canon en était devenu si rouge que je me rendis compte qu'elle allait s'arrêter de fonctionner avant longtemps.

Diamond avait saisi, cependant, son automatique et essayait de s'en servir de sa main valide. J'entendis, à quelques mètres de notre barricade de sable, quelqu'un marcher. J'en fis la remarque à Diamond qui déchargea aussitôt son revolver dans cette direction. Le bruit cessa.

« Floc ! Floc ! Floc ! » Je continuais à percevoir nettement le bruit sourd que faisaient les Japonais en tombant dans l'eau. Quoiqu'elle fût chauffée à blanc, ma brave machine fonctionnait toujours sans arrêt, causant des ravages terribles parmi l'ennemi qui renouvelait toujours ses tentatives pour franchir la rivière.

Soudain, une grenade lancée d'un endroit rapproché s'abattit au milieu de nous. La mitrailleuse vola en éclats et je fus violemment projeté à terre. Je sus plus tard que le projectile me manqua de quelques centimètres. Je ressentis une forte douleur à la tête et à l'épaule et tout devint sombre autour de moi. Je ne voyais plus rien. Je passai ma main sur mon front et sentis un liquide chaud couler de la chair écorchée.

Je n'avais cependant pas perdu conscience. J'entendais toujours les balles qui continuaient à pleuvoir sur notre poste, heurtant parfois les débris de notre mitrailleuse et les autres objets en métal dont nous étions entourés. Je tâtonnai pour retrouver mon revolver. Diamond m'aperçut et s'écria :

— Pour l'amour de Dieu, Smitty, ne fais pas cela !

J'éclatai de rire, malgré la souffrance que me causaient mes blessures.

— Je n'ai pas l'intention de mettre fin à mes jours, répondis-je. Je tiens à t'avertir seulement que le premier gnome qui enjambera notre balustrade recevra aussitôt neuf balles dans la tête.

— Tu délires ! rétorqua Diamond. Tu ne peux pas voir.

— Tu m'indiqueras la direction et je tirerai.

L'aveugle et le paralytique ! Je délirais, en effet. Diamond dut hausser les épaules à ce moment. Les Japonais cependant, croyaient avoir liquidé notre position. Un lieutenant japonais franchit d'un saut nos sacs de sable et vint nous examiner un à un. Il se pencha sur moi et — je n'ai jamais su pourquoi — il tira son revolver et me logea une balle dans le bras.

Une heure après cet incident, un ambulancier américain — qui se promenait avec une désinvolture superbe sous une grêle de balles — nous repéra. Il s'approcha de nous en rampant, nous donna de l'eau, et nous conseilla de nous tenir tranquilles, dans l'attente du secours qu'il allait immédiatement nous envoyer. On ne saura jamais reconnaître suffisamment les mérites de ces héros de la Croix-Rouge.

Il devait être huit heures ou neuf heures du matin, quand deux lieutenants américains s'approchèrent de notre poste et nous aidèrent à le quitter. Les coups de feu avaient presque cessé. Les Japonais n'avaient pas réussi, malgré leur nombre, à percer en force nos positions et avaient été refoulés avec de lourdes pertes. Mes camarades me déclarèrent que ma mitrailleuse, à elle seule, avait mis plus de 200 Japonais hors de combat, la plupart ayant été tués ou engloutis dans l'eau.

On sut plus tard que le régiment qui nous attaquait appartenait à l'élite de l'armée japonaise. Sur la poitrine de la plupart des soldats tués, on découvrit en effet des décorations et des médailles diverses.

Dans la poche de l'un d'entre eux, on trouva une plaque d'identité portant un nom américain. Un de nos marins faillit devenir fou en la reconnaissant. C'était la plaque d'identité de son frère, disparu depuis la bataille de l'île de Wake !

« PARADE » EXPOSE

« Parade », l'excellent magazine publié en langue anglaise, expose en ce moment quelques-unes de ses photographies dans les salons de l'Union Anglo-Egyptienne à Zamalek.

Les magnifiques photos exposées ont été prises au cours des trois dernières années par les reporters de « Parade » dans le Moyen-Orient et dans la zone du commandement Perse-Irak. Elles constituent un excellent choix et chacune retient l'attention du visiteur. A l'équipe de « Parade », ayant à sa tête son rédacteur en chef Major H. L. Ruston, revient le mérite du succès considérable remporté par l'exposition.

Ceux qui désirent la visiter doivent se hâter, car elle sera clôturée ce samedi 3 avril 1943. Pour les autres, nous reproduirons dans notre prochain numéro un des reportages exposés, sur les danseuses de l'armée rouge.

50.000.000 DE MUSULMANS CHINOIS

Sur une population totale de 450 millions, la Chine, aux dernières statistiques, compte 50 millions d'habitants de confession musulmane.

En se rappelant que les peuples du Proche-Orient réunis n'atteignent pas ce chiffre, on reconnaîtra aisément que la grande république d'Extrême-Asie est au premier rang des pays islamiques.

Or, ces musulmans qui vivent si loin de nous ont-ils gardé intactes les traditions de leur foi ? Ont-ils conservé les mœurs de la civilisation où elle naquit ? Et, enfin, forment-ils une communauté à part qui se distingue du reste de la nation chinoise ?

Nous avons profité du passage au Caire de M. Othman Woo, collaborateur direct du général Omar-Pei, président de la Fédération Islamique de son pays, pour le questionner à ce sujet.

Voici les déclarations qu'il a bien voulu nous faire :

« La collectivité musulmane qui vit en Chine depuis de longs siècles est demeurée fidèle aux dogmes orthodoxes de sa religion. Sur ce point, elle ne se distingue par aucune nuance des autres communautés sœurs répandues dans le monde. Elle est de rite sunnite et applique, dans ses rapports régis par la loi charéi, la tradition de l'imam Abou Hanifa.

« Mais cette loi intervient rarement dans la pratique, car tous les citoyens chinois sont soumis, sans distinction de religion, à la législation laïque de l'Etat. Ainsi, le statut personnel d'un musulman est-il chez nous le même que celui de tous ses compatriotes.

« Cependant, il arrive qu'au sein de la communauté des différends d'ordre civil ou relevant de l'organisation de la famille soient tranchés d'après la loi coranique. Dans ce cas, ce sont des arbitres désignés par les parties elles-mêmes qui interviennent, à l'exclusion des tribunaux judiciaires.

« La famille musulmane en Chine diffère, par sa structure, de celle des autres contrées mahométanes. En effet, la pratique de la polygamie y est totalement inconnue, de même que celle de la répudiation et du divorce. Cela est vraisemblablement dû à l'influence de certaines conditions locales absentes ailleurs.

« Ces mêmes conditions nous ont permis de vivre toujours en parfaite intelligence avec nos compatriotes de confessions différentes. En Chine, la liberté de conscience a toujours été respectée, même à l'époque, déjà lointaine, où les intérêts contraires dressaient les chefs rivaux les uns contre les autres. »



M. Othman Woo, photographié au cours du thé qui fut offert il y a quelques jours au palais Zaafarane par S.E. Nahas pacha à l'occasion du Mouled El Nabi.

Mais comment les musulmans de Chine, ignorants de l'arabe courant et dispersés à travers tout le territoire, ont-ils conservé leurs croyances, dans leur pureté et leur orthodoxie premières ?

M. Othman Woo attribue ce fait à la transmission fidèle de l'enseignement religieux par les akhounds (cheikhs) érudits qui continuent à puiser aux sources primitives de l'Islam. Les auteurs classiques et les livres anciens écrits en arabe constituent, aujourd'hui encore, leurs principales références. Et comme la Chine ne possède aucune université musulmane, c'est dans les mosquées que ces cheikhs s'instruisent.

Parmi ces mosquées, il en est de très anciennes. Certaines d'entre elles sont célèbres et témoignent, par leur beauté, de la magnificence de l'art islamique en Extrême-Orient.

Notre interlocuteur nous apprend aussi que des missionnaires envoyés par l'Université d'El-Azhar collaborent actuellement avec les ulémas autochtones et répandent l'enseignement de l'arabe moderne à Pékin où ils se sont établis il y a quelques années. La langue du Coran ne devrait-elle pas élargir à travers le monde la sphère islamique et arabe ?

M. Othman Woo nous parle, enfin, de la Fédération Islamique dont il est l'un des directeurs et que préside le général Omar-Pei, un des officiers supérieurs de l'état-major du maréchal Chiang-Kaï-Chek.



Un étudiant chinois de l'université

« Cette Fédération a été fondée — nous dit-il — afin de rallier autour du généralissime tous les musulmans chinois qui veulent contribuer à la libération de leur patrie. Elle est parvenue à mobiliser les efforts de tous au service de la Chine menacée dans sa liberté et dans son existence même. »

CH. A.

5 HOMMES

commandent les destinées du Japon

N'étaient Araki, Tojo, Doihara, Itagaki et Hashimoto, les Démocraties ne seraient pas en guerre avec le Japon.

d'après WILLARD PRICE

dans « Harper's Magazine »

Il peut sembler étrange que je ne nomme que des hommes de l'armée, car la plupart des chefs qui se sont rencontrés avec nous jusqu'ici ont été des amiraux. Mais même ce grand ennemi des Etats-Unis, l'amiral Yamamoto, peut difficilement être compris parmi les principaux responsables de la présente politique japonaise. Les instigateurs directs de l'agression ont été des hommes de l'armée qui considèrent tous ces engagements navals comme des préliminaires à d'autres actions. Ils pensent que la destinée du Japon réside dans le continent plutôt que dans la traditionnelle métropole japonaise. Il y a toujours eu un antagonisme sérieux entre les continentaux et les partisans d'une politique métropolitaine. Les continentaux ont finalement gagné : leur homme, Tojo, est Premier Ministre avec des pouvoirs extraordinaires.

Afin de comprendre leurs ambitions démesurées et leur vision incroyablement fausse du monde extérieur, il est nécessaire de s'attarder quelques instants sur la source de leur inspiration : le général Araki.

ARAKI

Le général Sadao Araki est le doyen des généraux ainsi que leur maître. Les jeunes officiers l'idolâtrent, peut-être parce qu'ils ne l'ont jamais tout à fait bien compris.

« L'incroyable Araki » est aussi mystique que Gandhi. Il mène comme ce dernier une vie ascétique, il est sincère et possède de merveilleux dons oratoires.

— Comment était-il ? demandai-je à un étudiant qui venait de l'entendre prononcer un discours de deux heures.

— Magnifique ! s'exclama-t-il.

— Et que dit-il ?

— Oh ! je ne sais pas. Ce fut un peu profond pour moi.

Voici un genre de sentences prononcées par le général Araki : « C'est la volonté de nos ancêtres qu'un paradis sorte du chaos. Les ancêtres ont commandé à leurs descendants impériaux d'organiser des expéditions contre « ceux qui ne se soumettraient pas à la bonne loi ». La divine race nippone doit poursuivre sa tâche sacrée.

« C'est la mission du Japon de glorifier la Voie Impériale aux extrémités des quatre mers. Nous, Japonais, nous ne pouvons nous tourner que pour donner des enseignements aux Européens et aux Américains. Ce n'est plus le temps d'importer de l'Europe et de l'Amérique, mais d'exporter du Japon. »

Le général Araki n'est pas actuellement en service actif, mais son influence demeure la plus puissante force dans l'armée. Il est grandement responsable des agressions nippones. L'âme japonaise est sensible. Elle cherche toujours une justification. Araki la lui donnerait, même si elle atteignait le bout du monde. Avec un tel homme comme chef spirituel, il n'est pas surprenant que les jeunes officiers japonais soient affligés de ce qu'un écrivain chinois a diagnostiqué comme une « Paranoia Nipponica ». La Paranoïa, suivant Webster, est « un désordre mental chronique caractérisé par le délire de la persécution et de sa propre grandeur, accompagné d'hallucinations ».

TOJO

Avec cette définition à l'esprit, considérons le général Tojo. « Nous sommes les victimes de la persécution de puissances qui voudraient nous encercler et nous asphyxier », avait-il dit avant Pearl Harbour ; et il ajouta après cet événement : « La puissance du Japon est plus grande que celle de tous ses ennemis réunis, parce qu'il combat pour la cause du droit. »

Le général Hideki Tojo, qui est à la fois Premier Ministre, ministre de la Guerre, ministre de l'Intérieur et maintenant ministre des Affaires Etrangères, détient plus de pouvoirs que n'importe lequel de ses compatriotes. Il ne parle pas beaucoup, mais lorsqu'il exprime une opinion, il le fait toujours sous une forme violente, comme le claquement d'un fouet. Personne ne peut discuter avec lui. Il ne le permettrait pas. Les diplomates étrangers qui ont rompu des lances avec lui pensent que c'est un « fou têtu », mais la presse japonaise exulte : « Notre Tojo est un homme d'une inflexible détermination ».

C'est un adversaire formidable, parce qu'il a la puissance d'un Roosevelt ou d'un Churchill, plus des années d'expérience sur le champ de bataille, et aussi parce qu'il n'est pas embarrassé par ce qui, d'habitude, retient un gentleman. Les promesses pour lui sont des moyens pour gagner du temps. Une garantie n'a de valeur qu'autant qu'elle sert « les réalités de la situation ». Pour avoir une idée de ses ambitions, il n'est que de se référer au passage d'un de ses discours :

« Le Japon ne peut pas surmonter ses difficultés en Asie orientale à moins d'adopter une politique de sang et de fer. Mais en poursuivant cette politique, nous aurons en face de nous les Etats-Unis... Pour contrôler la Chine, nous devons d'abord abattre les Etats-Unis... afin de conquérir le monde... »

Sa haine de l'étranger est devenue proverbiale. De plus, il a appliqué dans son pays et avant la lettre les procédés dont la Gestapo s'est rendue célèbre en Allemagne. Tojo a accédé au pouvoir par la violence. L'assassinat est pour lui une arme courante. C'est sous la pression de ce danger que le gouvernement du prince Konoyé dut abandonner le pouvoir. Le prince, de sang royal, ne put être attaqué, mais son vice-Premier, le baron Hiranuma, échappa à la mort deux fois en trois jours.

DOIHARA

Un des chefs de la droite qui participa au complot extrémiste tendant à chasser le prince Konoyé et à mettre le gouvernement au service de l'armée et à attaquer l'Amérique est le général d'aviation Doihara. Il y a un démon en lui, mais vous ne le discerneriez jamais en regardant son visage prévenant. Il vous manifeste de l'intérêt et est extrêmement poli sans paraître obséquieux.



Hirohito, au juste un simple pantin en uniforme, mais pour ses millions de sujets, un dieu.

C'est un plaisir de le voir parler avec les Chinois. Il connaît leur langue parfaitement, ce qui est remarquable, puisque les Japonais sont de très mauvais linguistes, et il affecte de traiter avec eux d'homme à homme.

Le général Doihara est connu comme le « prince des fantoches », car la plupart des quislings japonais en Asie ont été installés par lui. Il est assez malin pour ne pas porter l'uniforme. Il revêt la plupart du temps une longue robe chinoise, avec des bas de soie et des sabots. Cependant, le visiteur chinois ne peut ignorer que sous le gant il y a une main de fer et que l'amical Doihara est brûlé en effigie dans les villes de son pays. Il y a en effet deux Doihara. Si vous rejetez l'image de l'homme en pantoufles, vous avez celle du militaire botté. C'est aussi un excellent provocateur « d'incidents ». Si les Japonais veulent attaquer, par exemple, les Chinois, il fera en sorte que ce soient les Chinois qui auront attaqué les Japonais. Il a à son actif l'incident de Moukden qui « força » le Japon à entrer en guerre en Mandchourie.

Les Chinois répondent aux ruses de Doihara par d'autres ruses. Un jour, ses propositions ayant été rejetées, Doihara informa le général Ja Fu-Chu qu'il ne le laisserait pas quitter sa maison vivant s'il n'acceptait pas les demandes japonaises.

Le général regarda sa montre :

— Je m'attendais à quelque chose dans ce genre, dit-il ; aussi ai-je laissé des instructions à mes troupes de massacrer tous les Japonais de la ville si je ne suis pas rentré à minuit. Il est exactement 11 h. 25. Dois-je rester ?

— Il vaudrait mieux que vous partiez, dit Doihara blême de colère.

Bien que Doihara ait un cerveau, il n'est pas le « cerveau » de la clique de l'armée du Kouang-Toung qui, depuis 1931, règne sur le Japon. Peut-être aucun homme ne mérite-t-il d'être appelé le Cerveau de cette armée, mais le général Seishiro Itagaki est généralement reconnu comme le plus intelligent soldat du Japon. C'est probablement le principal esprit qui imprime sa marque à la stratégie japonaise.

ITAGAKI

Il peut sembler étrange que l'institution la plus totalitaire au Japon doive être la plus démocratique. L'armée japonaise moderne permet aux pauvres gens de s'affranchir ; celle de l'époque féodale était limitée à la classe des Samouraïs. C'était une armée de nobles. Aucun paysan ne pouvait devenir soldat. Mais l'époque des Samouraïs a pris fin une douzaine d'années avant la naissance de Seishiro Itagaki. Dans la nouvelle armée, le paysan a les mêmes chances que les fils des Shoguns, des Daimyos et des Samouraïs.

Itagaki est un homme d'Etat en uniforme. Il n'a jamais été un bon soldat. Lorsqu'il commanda un détachement en 1938, ses forces furent encerclées et il perdit 25.000 hommes. Il s'était préparé à se faire hara-kiri, mais il se laissa persuader qu'il serait plus précieux vivant que mort.

Le général Nishio avait coutume de dire : « Je dirigerai les combats, laissez Itagaki faire le travail de bureau. » Ce travail de bureau, comme Itagaki l'accomplit, est plus important que les batailles. Comme chef de l'état-major de l'armée du Kouang-Toung, il n'a pas seulement arrêté les plans des opérations, mais il s'est livré à de grandes expériences en matière de gouvernement. C'est lui qui a créé le Mandchoukouo et organisé son gouvernement et son économie. Il a toujours passé pour être de gauche, et un des pamphlétaires radicaux de l'armée. Il est même anti-capitaliste. Les grandes familles industrielles Mitsui, Iwasaki, Yasuda et Sumitomo ont vu en lui un ennemi. L'industrie du Mandchoukouo est aux mains de l'armée.

HASHIMOTO

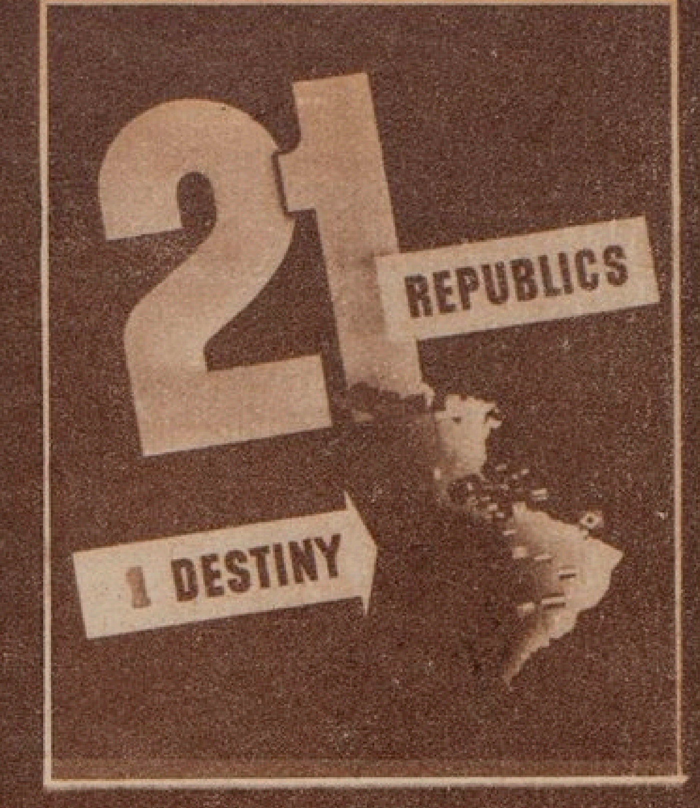
Le dernier des cinq dictateurs occultes du Japon est le colonel Hashimoto. Araki est l'homme d'hier qui inspire les hommes d'aujourd'hui. Tojo, Doihara et surtout Itagaki sont les hommes d'aujourd'hui. Hashimoto est peut-être l'homme de demain.

Le colonel Kingoro Hashimoto est un extrémiste de couleur si foncée que les autres extrémistes paraissent à côté de lui rose pâle. L'assassinat est à ses yeux un procédé gouvernemental tout à fait normal. Il entraîne cinq millions d'assassins. Il est en train de constituer le noyau de l'armée nippone de demain, si toutefois le monde permet toujours l'existence de l'armée japonaise.

Les cinq millions de jeunes gens qui sont dressés pour le meurtre, la haine et la vengeance sont des membres de la Fédération des Jeunes Gens, organisée par le colonel Hashimoto. Son idéal ultime est la domination japonaise du globe, rien de moins.

Si un fonctionnaire de l'Etat manifeste par son attitude ou sa politique qu'il ne partage pas cette ambition, les assassins fédérés s'imposent le devoir de lui trancher la tête. Si un haut officier de l'armée ou de la marine ne souscrit pas aux vues extrémistes de la Fédération, il doit mourir.

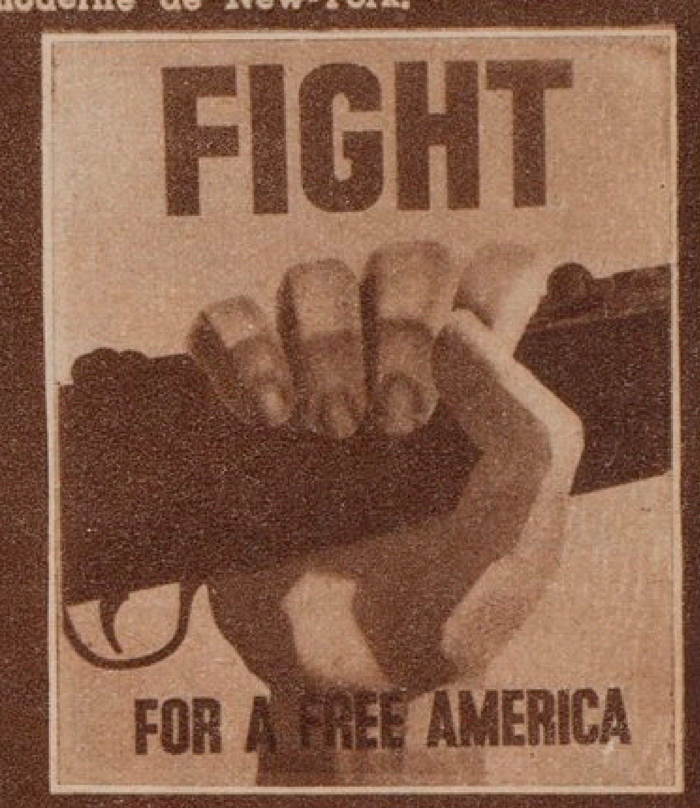
Le principe : « Aucun contact avec les étrangers » a été érigé en slogan. Cependant, sa méthode d'application n'est pas tout à fait rigide puisque les contacts sont même recherchés, mais d'une façon si désagréable que les étrangers évitent d'en avoir d'autres. Les attentats et les crimes politiques de la Fédération de Hashimoto ne se comptent plus. Il convient de suivre attentivement le mouvement de ce colonel. C'est un homme de fer, un meurtrier « sincère ». Rien ne peut le faire dévier de sa tâche. Il est suivi par des fanatiques. Le confort et les plaisirs de ce monde n'ont aucun sens pour lui. Si ces cinq millions d'adeptes deviennent l'armée japonaise de demain, ils constitueront une armée dont la furie fanatique n'aura jamais eu de précédent. C'est pourquoi les Alliés ne peuvent pas s'en tenir à l'expulsion des Nippons de tous les territoires conquis par eux. Ce n'est qu'en pénétrant au Japon même, en détruisant ses forces armées, en imposant un pouvoir modéré, et en assurant la complète rééducation de la jeunesse japonaise, que l'avenir pourra être sauvegardé.



« 21 républiques, une seule destinée ».

UNIS CONTRE L'AXE

La solidarité entre les deux continents américains vient d'être affirmée, une fois de plus, dans un domaine qui ne touche ni à la stratégie, ni à la haute politique. Un concours de timbres de propagande rassembla 473 artistes des républiques américaines qui, tous, exhalent dans leurs œuvres leur amour de la liberté et de la justice. Plusieurs prix ont été attribués à ces affiches exposées au Musée d'Art moderne de New-York.



« Combattez pour une Amérique libre ».

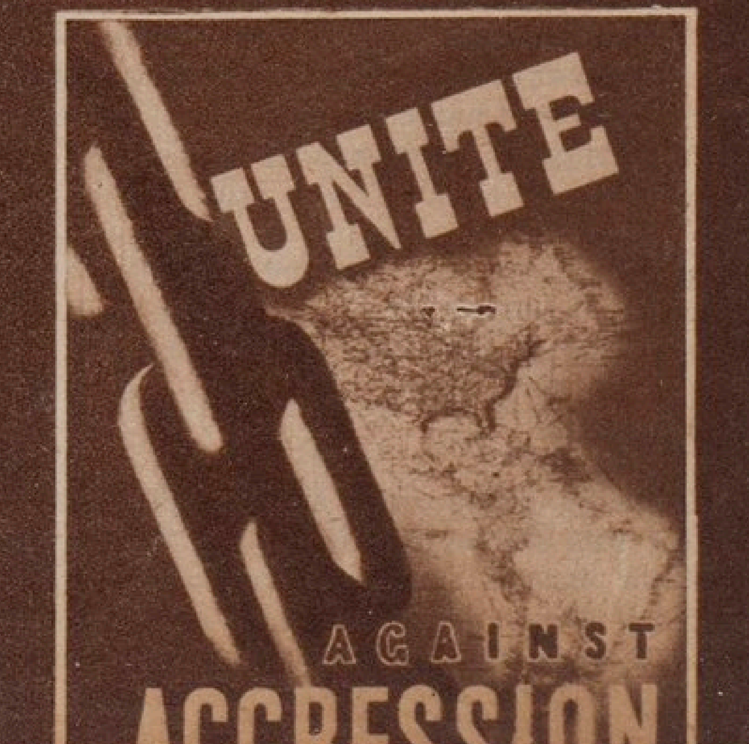


Les drapeaux des Nations Unies des deux Amériques partent d'une même lance dont la pointe écrase le serpent nazi.



« Une seule Amérique, une seule action ».

Une chaîne représentant les liens indissolubles qui unissent les deux continents.





Une vue du champ de bataille d'El Alamein, au moment où la Huitième Armée déclencha son offensive.

LA BATAILLE D'EL ALAMEIN

par F. SALUSBURY

Correspondant de guerre du « Daily Herald »

A la lumière de documents d'état-major, le célèbre correspondant du « Daily Herald », Frederick Salusbury, a pu transmettre le récit suivant sur la bataille d'El Alamein, qui constitua un moment décisif de cette guerre. Ce récit sera lu avec un intérêt particulier par tous ceux qui auront eu l'occasion de voir cette semaine la VIIIe Armée en action dans « Desert Victory ».

La bataille d'El Alamein aura sa place dans les livres de tactique militaire de demain, car c'est la première bataille décisive livrée par les armes britanniques dans cette guerre.

Pour l'étudiant, elle constitue un cas particulièrement net, avec un commencement, un milieu et une fin ; son résultat fut décisif, car il assura le sort de toute la campagne.

Je l'ai déjà décrite dans mes dépêches, à mesure que je l'observais sur place, mais c'est aujourd'hui seulement que j'ai pu obtenir une impression d'ensemble de la bataille. Cette partie jouée de sang-froid, je la vois maintenant comme elle fut dessinée au crayon sur une table couverte de toile cirée, la nuit du 4 novembre 1942, par Montgomery et le général allemand prisonnier von Thoma.

Elle a réalisé le principe énoncé par le commandant en chef : frapper en grande force sur un front étroit, pour frayer un passage à travers les principales positions défensives de l'ennemi ; puis, faire des essais dans la poche créée, pour découvrir le point le plus faible ; et enfin, opérer une cassure nette pour nos chars. La bataille fut dirigée avec une énergie et une détermination inexorables par le commandant en chef de l'armée. Elle fut transformée en victoire par le soldat et l'aviateur combattant pour la première fois — particulièrement en ce qui concerne le soldat — équipés d'armes modernes suffisantes.

Aussi étroit que fût le front d'El Alamein, il était beaucoup trop large pour une offensive générale, et le commandement britannique décida de frapper fort sur un front de 16.000 mètres, avec une pointe profonde qui devait nettoyer les défenses principales de l'ennemi, qui s'étendaient sur 8.000 mètres.

DISPOSITION DE L'ENNEMI

Le coup devait être donné dans le secteur nord, bien au sud de la route et du chemin de fer, le long desquels l'ennemi continuait à croire que nous avancerions. Ce coup devait être accompagné de plusieurs offensives dirigées vers le sud, dans le but, surtout, de tromper l'ennemi. De fortes attaques aériennes avaient déjà touché sérieusement les approvisionnements de Rommel et détruit de grands nombres d'avions — beaucoup d'entre eux au sol ; et notre aviation, à mesure que la bataille progressait, était destinée à fonctionner en parfaite harmonie avec l'armée, à la fois comme artillerie aérienne foudroyante et comme une série d'ombrelles aériennes, pour nos troupes au sol.

L'ennemi était rangé derrière des champs de mines très denses et des points fortifiés se défendant mutuellement, à la construction desquels il s'était affairé depuis trois mois, et ses chars étaient très dispersés, contrairement à son habitude. Cette disposition est intéressante en ce qu'elle manifeste un crime dont nous avons été coupables dans le passé, malgré les conseils experts de nos manuels — le crime de dépenser sa force cuirassée, en petits paquets sur tout le front, que vous les appeliez groupes de combat, comme le firent les Allemands, ou autrement. Mais Rommel n'était pas là pour nous attendre, ayant passé un congé de triomphe à Berlin. Et ce fut le général Georg Stumme, qui avait commandé un corps cuirassé en Russie durant un an, qui dut combiner un plan stratégique avant la bataille.

« Ces officiers qui viennent directement du front russe, dit un officier allemand prisonnier, ne comprennent pas la bataille en Afrique. »

La conséquence des dispositions de Stumme fut que la 15e division Panzer et les divisions cuirassées Littorio durent supporter notre attaque principale au nord, tandis que la 21e division et la division Ariete étaient étalées sur la côte. Ce fut l'état de choses hérité par von Thoma, car Stumme fut tué dans un raid de la R.A.F. sur les quartiers généraux des divisions Panzer, certains disent par un coup direct, d'autres à la suite d'une attaque d'apoplexie provoquée par la vue des blessures de son chef d'état-major, le colonel Buetching.

L'HEURE H

La bataille commença à dix heures moins vingt, la nuit du 23 septembre, avec une concentration énorme d'artillerie. Un très grand nombre de canons tonnèrent comme un roulement de tambours continu, durant vingt minutes, sur les points fortifiés et les batteries en position, et à dix heures précises, l'infanterie avança sur la crête de Mitteriya. Ce bombardement est unique dans l'histoire du Moyen-Orient, et les prisonniers dirent qu'ils n'avaient rien vu de semblable, même en Russie. Mes notes prises sur la crête d'El Alamein rapportent : « Le barrage continue encore — de dix heures à minuit et demi. Maintenant, il (l'ennemi) jette des paquets. Un arrêt dans le barrage, et puis de nouveau cela recommence. Je suis assis dans la voiture, les parois vibrent et l'air frappe mon tympan. »

Le plan prévu était de faire des trous dans la défense ennemie pour nos chars. A force de lutte dure et sévère, et grâce au travail magnifique de nos sapeurs et des équipes des détecteurs de mines, l'on parvint à effectuer deux trous jusqu'à l'aube du 24. Nos tanks ne pouvaient passer cependant, à cause d'une opposition intense de l'artillerie anti-tank, du fait qu'un groupe de bataille ennemi tenait encore les issues.

L'infanterie passa le jour du 24 à consolider ses positions, sous une ombrelle de chasseurs de la R.A.F. L'attaque fut renouvelée la nuit ; à l'aube, les chars avaient passé. Le soir du 25 ils avaient atteint la zone de Wishka, tandis que l'infanterie occupait la ceinture de mines derrière eux.

Au sud, notre attaque n'avait pas réussi à s'emparer de Hemeimat. Bien qu'elle ait pratiqué une poche dans le champ de mines, il était impossible d'y faire passer des tanks.

Tandis que la 21ème panzer était ainsi contenue au sud, la 90ème division légère fut occupée au nord par une démonstration navale à Ras-el-Kenayis qui fut si bien déclenchée que la radio italienne proclama une victoire éclatante contre un essai de débarquement en force.

L'ENNEMI RÉAGIT

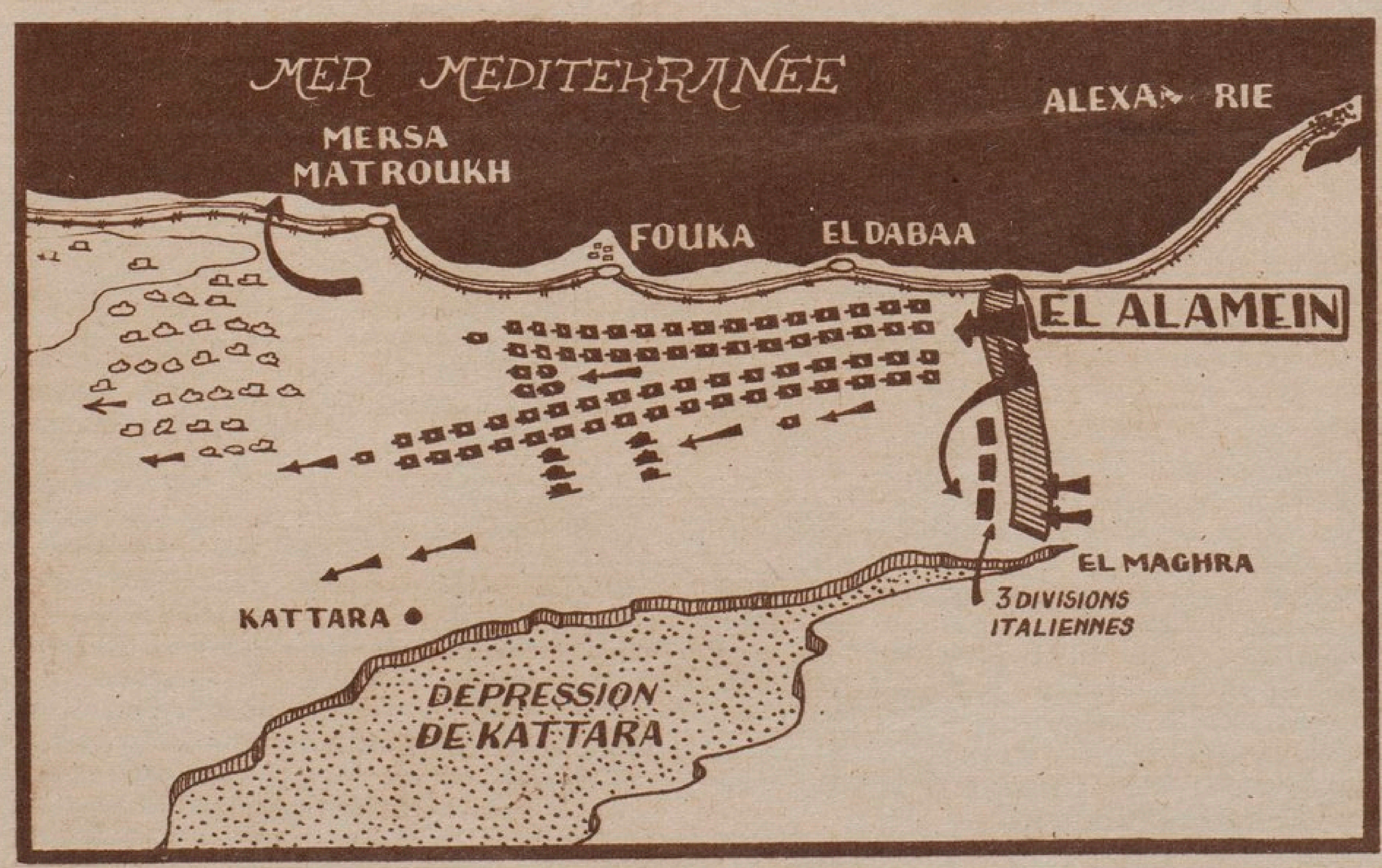
L'ennemi avait été pris par surprise, quant au jour et à l'importance de l'attaque, mais il essaya encore de prévenir un déploiement total de nos chars. Ici le mot « attrition » — cher aux stratèges, dans la dernière guerre — réapparaît. L'épisode suivant fut perdu dans l'usure des deux côtés, sans bataille importante de tanks. Nous tenions alors toute la crête de Mitteriya, et nous étendions l'arête nord et sud. L'intention de l'ennemi, révélée par un document capturé à la division Trento, était de nous contenir dans une succession de lignes défensives jusqu'à l'arrêt par épuisement.

Cette politique dut être changée brusquement, à cause de notre avance rapide, et le 26 octobre, Rommel, rentré en hâte, reprenait le commandement. Il trouva sa quinzième panzer en ruines. La plus grande partie de la 164ème division allemande et de la Trento avait été détruite et la bataille paraissait osciller dangereusement sur la bande côtière. Nous avions fait une grande et dangereuse poche dans le secteur nord, il fallait faire quelque chose immédiatement.

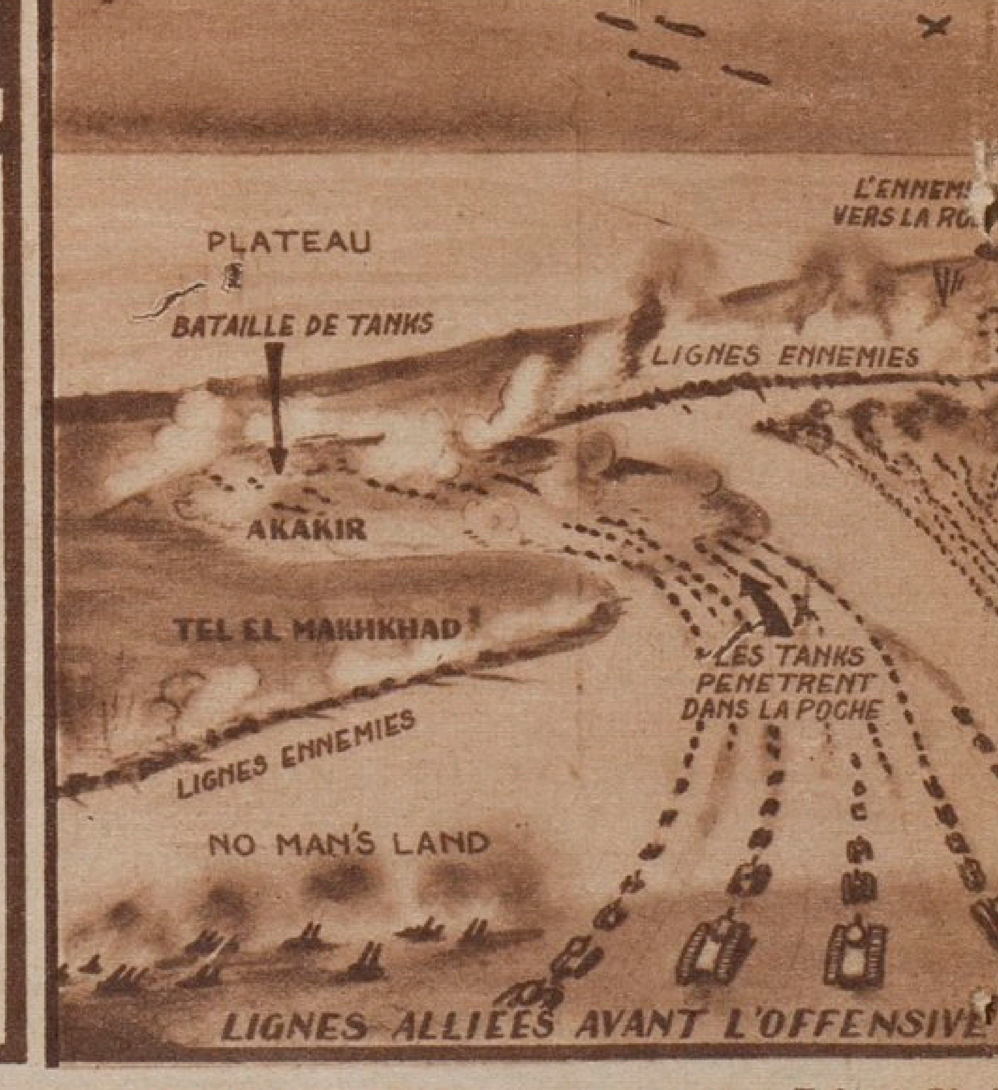
La 21ème division Panzer vint donc du sud en une marche nocturne, et la 90ème légère fut envoyée de l'extrême-nord, réunissant ainsi ces



El Alamein, le coin du désert où les troupes du général Montgomery remportèrent leur victoire sur Rommel.



Le mouvement de recul des armées de Rommel commença le 4 novembre et se poursuivit durant six jours. Voici de quelle façon la Huitième Armée perça le front d'El Alamein.



Les tanks britanniques avançant vers Tel el Akak... passage parmi les champs de mines en direction ...

estes de cuirasse en une colonne-marteau, et le , l'ennemi attaqua selon la manière tradi-nelle, avec tous ses chars libres. Il vint à charge cinq fois, avec les Italiens mêmes, enant quelques attaques, mais il ne gagna ucun avantage de terrain et perdit beaucoup e forces.

Le jour suivant, il essaya de nouveau, après ne reconnaissance qui était moins efficace que habitude, parce que, pour la première fois, os tanks et nos canons anti-tanks pouvaient engager à une portée égale à la sienne pro-re. Il parut avec le soleil couchant derrière i, et courut d'une manière désastreuse contre os forces aériennes supérieures. En deux eures et demie, par exemple, sept sorties de os bombardiers légers jetèrent 80 tonnes de ombes sur une surface de quatre kilomètres demi sur trois. L'Afrika Korps se trouva ns l'impossibilité de se concentrer et ce fut dernière occasion, pour l'ennemi, de prendre initiative.

TENTATIVES DÉSESPÉRÉES

Cette nuit et encore, le 30 octobre, notre nfanterie attaqua le long de la bande côtière, l'ennemi, toujours obsédé par l'idée que nous ous en servirions comme grande avenue vers ouest, joignit sa 21ème panzer à la 90ème lé-ère et fit une série de contre-attaques furieu-es. Il ajouta la division Trieste — sa dernière éserve — et était ainsi entièrement compro-nis, tandis que nous nous préparions à une ortie finale.

Elle se produisit la nuit du 1er novembre, uand nous frappâmes la piste de Rahman, ans le voisinage de Tel el Aqqaqir, sur un ront de quatre mille mètres. Rommel attendait ujours que nous avancions le long de la route du chemin de fer. Nous vînmes plus au sud ; ous perçâmes, et à l'aube du 2 novembre, ous avions réussi à diviser les corps cuiras-és ennemis, et nos propres tanks étaient enfin u large, en plein champ, en force supérieure, vec pleine liberté de manœuvre. Ce fut le oint décisif de la bataille.

L'ennemi fit un essai désespéré pour sauver a situation. Sa 15ème division Panzer, qui vait été renforcée autant que possible avec adresse et la rapidité des ateliers de répara-on de campagne allemands, était au sud de la nte, et elle fut contrainte avec tous ses au-es tanks de livrer la plus féroce bataille de anks du désert occidental. L'on rapporte qu'à n certain moment, son cinquième régiment de anks perça notre ligne, coupa l'arête et revint n perçant de nouveau ; mais rien ne pouvait auver Rommel, et au soir, quand il réalisa que es pertes étaient fatales, il ne put que battre retraite. L'ennemi avait perdu la bataille.

Sa retraite n'était pas précipitée au début, ais nous étions déjà loin dans la piste de ahman, et notre pointe s'allongeait d'heure en ure. Le 3 novembre, un mouvement général e l'ennemi vers l'ouest avait commencé, durant equel nos forces au sud annoncèrent l'occu-ation de Munassib sans opposition. A ce mo-ent, l'histoire de la bataille d'El Alamein, roprement dite, prend fin. Ce qui suivit fut ne série d'actions d'arrière-garde, livrées par ennemi qui, dans une confusion de réservoirs l'essence en flammes et de transports harcelés, e retira jusqu'en Cyrénaïque, beaucoup plus apidement qu'il n'avança de Ghazala.

Un côté intéressant de la personnalité du lé-gendaire Rommel s'évanouit avec les événe-ments du 4 novembre. Ce jour-là, le général von Thoma apprit que de grandes masses en-nemies se mouvaient autour de son flanc sud, et rapporta à Rommel lui-même le danger. Rommel rejeta le rapport avec dérision, et dit que les troupes devaient être celles de la divi-sion Trieste, qui étaient étendues dans cette di-rection. Von Thoma, encore incertain, partit pour vérifier la chose ; son tank fut détruit, par un coup heureux d'un Grant, et capturé. Ainsi le flanc du maréchal fut contourné sans qu'il le sût.



kir, tandis que l'infanterie leur fraye un de Sidi Abdel Rahman et Fouka.

Femmes Sans Peur

par IRINA SKARIATINI

Correspondante de « Collier's » en Russie

Tandis que je faisais les cent pas sur la plate-forme de la gare de Riazan, dans l'attente du train qui devait me ramener à Moscou, une longue file de wagons, traînés par une locomotive neuve et haletante, traversa lentement la voie. Je constatai avec étonnement qu'une jeune femme se trouvait au contrôle de la machine. Son visage, illuminé par de grands yeux bleu clair, respirait l'énergie et la confiance.

Je demandai son nom. « Valentina Shapovalona », me répondit-on.

Quelque temps plus tard, quand je voulus faire mon reportage sur les femmes russes, c'est par Valentina Shapovalona que je commençai.

Elle habite un coquet petit appartement au centre de Moscou et, autour d'une table de thé, elle voulut bien me faire le récit de sa carrière.

— J'ai 36 ans, commença-t-elle avec cette intonation légère et chantante, typique chez toutes les femmes russes. Je suis née à Vladivostok où je passai mon enfance. Je vins ensuite à Moscou et entrai à l'Ecole des Transports Mécaniques. La raison de ce choix ? Elle est bien simple. Les machines, surtout les locomotives, ont toujours exercé sur mon esprit une sorte de fascination. Lorsque j'eus obtenu mon diplôme, je fus nommée aide-mécanicien. Je remplis ces fonctions durant deux ans, au bout desquels je fus promue au grade d'ingénieur-mécanicien. On me confia bientôt une ligne principale. En hiver, à cause des bourrasques continuelles et du brouillard, la conduite d'un train est un métier assez difficile. Durant la guerre de Finlande, je fis le service sur la ligne conduisant au front. La chance m'a souri, je n'ai pas eu d'accident sérieux. On me récompensa de cet insigne. »

Et elle désigna une sorte d'emblème piqué à sa blouse.

« Depuis l'agression allemande, continua-t-elle, je conduisis plusieurs trains chargés de vivres et de munitions, presque sous le feu de l'ennemi. Mon train fut bombardé à quatre reprises. Ce que je fis en ces occasions ? Je me comportai selon mon devoir. Peur ? Non, pas pour moi en tout cas, mais pour ma machine. C'était — je m'en souviens bien — une belle locomotive, brillante, neuve et solide.

« Je n'oublierai jamais le premier bombardemennt. C'était à Moscou, durant la nuit du 25 au 26 juillet 1941. Le train que je conduisais transportait une énorme charge d'explosifs. En ce temps-là, la capitale était bombardée sans arrêt et le chef de gare, dans la crainte que le convoi ne reçût quelque coup direct qui aurait eu pour résultat de faire sauter tout le quartier, me donna ordre de me réfugier avec mon transport hors de la ville.

« Tandis que je dirigeais mon convoi vers la station désignée, un raid eut lieu sur la capitale. Malgré la trépidation de la machine, je distinguais nettement le bruit que faisait derrière moi l'explosion des bombes. Tout à coup, j'aperçus un avion ennemi qui nous survolait. Il lança une fusée, décrivit plusieurs cercles et lâcha quelque chose qui ressemblait à un feu d'artifice. Une terrible explosion se produisit et une immense gerbe de flammes s'éleva à ma droite, à une distance heureusement assez considérable. J'accélérai la vitesse tandis que les bombes continuaient de pleuvoir autour de la voie.

« Je crus ma dernière heure venue. Il eut suffi, en effet, d'un petit éclat pour réduire en poussière le train et ses occupants.

« Les projecteurs de Moscou ne tardèrent cependant pas à capter de leurs rayons sans nombre l'avion qui nous poursuivait. Bientôt, plusieurs de nos chasseurs de nuit foncèrent sur lui comme des vautours. Je redoublai de vitesse tandis que la bataille aérienne s'engageait à quelques milliers de mètres au-dessus de nous. A une cinquantaine de kilomètres de la capitale, j'arrêtai la machine et respirai profondément. Je l'avais échappé belle ! »

Ses traits, à ce souvenir, reflétèrent une certaine émotion.

— Etes-vous mariée ? demandai-je pour détourner la conversation.

— Certes. Mais je n'ai pas d'enfants. Mon mari est un professeur de philosophie. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages qui ont fait parler d'eux. Pour ma part, quand mon travail me permet de passer quelques jours à la maison, ce qui n'est pas rare, je surveille les travaux de ménage, rends visite à des amis, vais au théâtre, etc. On me proposa récemment le poste d'ingénieur-instructeur, mais je préfère demeurer dans le service actif.

•

Ma seconde conversation eut lieu avec Maria Mayachenko, une jeune guérilléro ou « partizanka » comme on les appelle ici. Je la rencontrai dans les bureaux du « Comité des femmes antifascistes ». En uniforme kaki, un petit béret sur ses cheveux blonds, elle donnait l'impression d'une petite fille jouant le rôle d'une grande personne. Son visage était tout rond, ses joues rosées, ses yeux d'un bleu limpide. Je remarquai un bandage autour de sa main droite. Une décoration écarlate qui barrait sa poitrine indiquait qu'elle avait été décorée de l'Ordre de la Bannière Rouge. Je lui demandai l'autorisation de lui poser quelques questions.

Elle se mit à rire.

— Que désirez-vous savoir ? Mon nom est Maria Mayachenko. J'ai 19 ans et suis une « partizanka ». Blessée au cours d'un combat de guérilla, j'ai été transportée dans un hôpital à l'arrière. Maintenant je suis complètement guérie et j'irai bientôt rejoindre mon unité.

— Une minute, s'il vous plaît, répondis-je en souriant. Pas si vite. Parlez-moi un peu de vous. Décrivez-moi en détail la vie de guérilla et racontez-moi comment vous avez été blessée.

— Vous y tenez absolument ? Bon. Je suis originaire de Smolensk. Je travaillai dans une plantation. Le 15 juillet de l'année dernière, notre zone fut évacuée. Mais je demeurai en arrière et m'enrôlai comme volontaire dans un de ces bataillons sanitaires que nous appelons « medsanbat ». Au mois d'octobre suivant, nous fûmes coupés du gros de l'armée. Je devins alors une « partizanka » dans un détachement de guérilléros. Notre quartier général se trouvait dans une forêt. On m'envoyait au début faire des reconnaissances autour des lieux occupés par l'ennemi, mon jeune âge n'inspirant pas de méfiance.

« Je me trouvais un jour à proximité d'un village quand les paysans m'avertirent qu'un groupe d'Allemands avaient organisé une « party » dans une grande hutte et qu'ils étaient en train de chanter et de danser. Ils m'informèrent également que les nazis n'étaient pas armés. Je revins rapidement et rapportai ces faits à notre quartier général. Plusieurs hommes m'accompagnèrent, encerclèrent la hutte et firent prisonniers une vingtaine de soldats allemands qu'ils livrèrent quelque



Une guerrière russe, décorée de l'ordre de la Croix Rouge soviétique pour sa vaillante conduite au cours de combats près de Moscou.



Alors qu'elle allait au secours de soldats blessés, cette infirmière rouge fut elle-même atteinte par les balles ennemies, mais n'en continua pas moins sa tâche avec héroïsme, ce qui lui valut d'être décorée.



Héroïque et superbe, une infirmière de l'armée rouge attend dans une tranchée le moment d'aller secourir des soldats rouges blessés.



Quel plus bel encouragement apporte aux blessés le sourire de l'infirmière Orlova qui vient d'être décorée pour sa grande bravoure !

temps plus tard à une unité de l'armée rouge.

« Un autre jour, au cours d'un combat entre notre détachement et un bataillon de soldats ennemis, je fus prise entre deux feux. Je me jetai à terre, mais une balle nazie m'atteignit à la main. Il faisait un froid intense et je gelais littéralement, sur le sol recouvert de neige. On me retrouva enfin et je fus transportée à une ambulance proche. Et voilà ! »

•

J'eus l'occasion de voir, quelques jours plus tard, Nina Notareva, qui se trouve à la tête d'un département principal dans un grand hôpital de Moscou. Blessée sérieusement au front, elle avait été décorée à son retour pour sa conduite héroïque. L'ouverture des hostilités la trouva à Brest-Litovsk où elle collabora à l'organisation d'un des premiers bataillons de médecine sanitaire (medsanbat), une sorte d'hôpital ambulant qui suit partout l'armée. Nina Notareva est médecin. Son ambulance soignait parfois en un jour un nombre s'élevant entre cinq cents et deux mille blessés qui étaient ensuite évacués à l'arrière. Un jour qu'elle accomplissait sa tâche humanitaire sous une pluie d'obus, Dr Notareva constata que la plupart de ses collaborateurs avaient été tués ou blessés autour d'elle ! Elle n'en continua pas moins sa tâche, avec sang-froid et énergie, veillant à la fois au transport des blessés, à la recherche des médicaments, effectuant sans arrêt des opérations de transfusion, etc.

Quand les armées nazies s'approchèrent de la capitale, une violente bataille fut livrée à Tarutino. Le Dr Notareva transporta ce jour-là sur ses épaules fatiguées plus de 30 blessés sous le feu de l'ennemi.

Bien que travaillant pour le moment dans ce grand hôpital, Notareva veut retourner au front.

— Ma place est là-bas, me confia-t-elle. Quand on a vécu quelque temps cette existence enfiévrée, on n'éprouve plus le désir de l'abandonner.

•

Julia Poliakova appartient à un genre de femmes entièrement différent. Agée de 28 ans, son visage est éclairé par un sourire bienveillant. A en juger par son apparence, on ne pourrait jamais imaginer que cette femme aux grands yeux noirs pleins de douceur pût présider le comité exécutif d'un soviet dans un district de Moscou. Un vase garni de fleurs ornait son bureau.

Elle parut fort intéressée quand je lui eus expliqué le but de ma visite.

— Je suis née dans un village de l'Oural, m'expliqua-t-elle. Mon père, mon grand-père et mon arrière-grand-père étaient forgerons. Mes premiers souvenirs sont intimement liés avec notre forge que mon père m'apprit à aimer dès l'enfance. Il me parlait souvent de la beauté des métaux de l'Oural et me conseillait d'étudier la métallurgie. J'entrai à Moscou à l'Institut de l'Or et des Métaux. J'obtins mon diplôme cinq ans plus tard et devins métallurgiste dans l'industrie de l'aviation. Je fus élue député de l'un des districts de Moscou quand mon activité fut mêlée à la vie des travailleurs de l'usine. Plus tard, je fus nommée membre du comité exécutif de ce soviet et finalement élue présidente. Je remplis en quelque sorte les fonctions de maire dans ce district. La plupart du temps, mon devoir consiste à préparer la population à la défense de cette partie de la capitale. Pompes d'incendie, abris, service médical et sanitaire sont sous mon contrôle immédiat.

« Quand l'ennemi n'était qu'à 25 kilomètres de Moscou, j'avais sous mes ordres 12.000 femmes qui participaient aux travaux de défense. Une femme s'acquitta si merveilleusement de sa tâche qu'elle fut récompensée publiquement par le gouvernement : elle avait 70 ans. »

Ces quelques exemples, qui montrent le genre d'activité des femmes russes en temps de guerre, sont choisis entre des milliers d'autres. En Russie, chaque femme a une histoire à raconter dont elle est l'héroïne, qu'elle soit présidente d'un soviet, ou dactylo, ou femme de ménage ou ouvrière. Faisant partie du peuple, leurs vies, considérées au point de vue collectif, constituent la vie de la Russie d'aujourd'hui.

Ces femmes de l'U.R.S.S. ne connaissent pas la peur. Elles combattent souvent sur le front côte à côte avec leurs maris ou leurs fils pour défendre leurs maisons et leur sol. Des millions d'entre elles ont déjà fourni la preuve, par leur endurance et leur énergie farouche, que la volonté de vaincre chez elles est aussi grande que leur dédain devant la mort.



A bord d'un navire, deux membres des WAACS essaient leur ceinture de sauvetage qu'elles endosseront à la première alerte.

DES AMERICAINES

sur le front d'Afrique du Nord

Le premier détachement des WAACS (Women's Army Auxiliary Corps) se trouve depuis quelque temps en Afrique du Nord où il a été rattaché à l'état-major du grand quartier général du général Eisenhower. L'une d'elles, la « capitaine » Louise Anderson, fut la seule femme à assister à la conférence qui eut lieu entre le président Roosevelt et M. Churchill, au cours de laquelle les deux hommes d'Etat annoncèrent que les Alliés imposeraient à l'Axe une capitulation sans condition.



L'équipement d'une WAAC comprend : un casque de tranchées, un bonnet de laine, une ceinture, une trousse pour les premiers secours, un couvert de table, un masque à gaz, des chaussures, des lunettes protectrices, un filtre à poussière, de la lingerie, des gants, des bas, des sous-vêtements, etc...



Une « sergente » enseigne à une « bleue » la façon de saluer dans les WAACS, le corps auxiliaire de femmes de l'armée américaine.



Dans le camion qui les transporte vers le port d'embarquement, les WAACS étalent un sourire de satisfaction. Elles sont heureuses d'apporter leur contribution à l'effort de guerre contre l'Axe.

ILS DIRIGENT LA GUERRE

dans les coulisses

Les chefs militaires qui dirigent les opérations sur le front sont généralement connus du public. D'autres figures de chefs militaires restent cependant dans l'ombre. Quoique ignoré, leur rôle est plus important que celui des premiers. Ce sont les généraux qui dirigent, en effet, de loin, l'ensemble du front de guerre, coordonnent la stratégie générale des Alliés, se chargent de l'organisation des expéditions d'outre-mer et de leur ravitaillement continu en armes et en munitions, réunissent des renseignements précieux sur l'ennemi et sont, pour ainsi dire, les conseillers de leurs gouvernements en matière militaire. Voici trois d'entre eux : l'amiral Leahy, chef d'état-major personnel du président Roosevelt, le général Chapochnikov, chef d'état-major général des armées russes, et Sir Alan Brooke, chef d'état-major impérial des armées britanniques.

•

LEAHY

Un coup discret fut frappé à la porte du bureau du président Roosevelt à la Maison-Blanche. Celui-ci, qui était absorbé dans l'étude d'une grande carte étalée devant lui, ne détourna même pas la tête, tandis qu'il répondait :

— Entrez.

L'amiral Leahy fit son apparition, un dossier sous le bras.

— Hello ! Leahy, prononça le Président d'une voix affectueuse. Bien matinal aujourd'hui.

— Je viens de voir Marshall et King, répondit Leahy en prenant un siège à côté de Roosevelt. Ils semblent assez satisfaits de la tournure que prennent les événements en Afrique du Nord.

— Et cette proposition dont vous m'avez parlé hier ? fit Roosevelt en regardant le visage grave et austère de son chef d'état-major.

— Ils l'approuvent complètement, répondit celui-ci. Des mesures rapides vont être prises pour son exécution.

Ainsi, presque chaque jour, parfois même plusieurs fois par jour, selon les circonstances, le président Roosevelt s'entretient avec son conseiller militaire personnel, l'amiral William Leahy. Celui-ci, depuis son retour de Vichy, où il occupait le poste d'ambassadeur des Etats-Unis, est installé presque à demeure à la Maison-Blanche où il a son bureau non loin de celui du Président. Un autre bureau lui est également réservé au quartier général des opérations combinées où il s'entretient deux fois par semaine avec les officiers supérieurs américains ou britanniques. En outre, des conférences sont tenues à périodes intermittentes entre lui et les chefs d'état-major des armées de terre et de mer, conjointement ou individuellement.

Dans toutes ces conversations, qui traitent des questions militaires les plus graves, l'amiral Leahy représente le président Roosevelt dont il est le seul conseiller militaire personnel. Il n'exerce cependant aucune autorité administrative, excepté quand M. Roosevelt le charge de missions ou d'instructions précises.

Bien que sa position, dans les hautes sphères des Etats-Unis, soit unique, il n'y a jamais eu de friction entre lui et les chefs d'état-major américains, le général Marshall ou l'amiral King. Tout le monde reconnaît qu'il est complètement dépourvu d'ambition personnelle et que le but qu'il poursuit dans la vie peut être résumé en un mot : « servir ».

L'amiral Leahy a 68 ans. Durant la guerre de 1914-1918, il servit dans la flotte de l'Atlantique. Vice-amiral en 1937, il fut nommé comme chef des opérations navales, poste qu'il occupa jusqu'en 1939.



L'amiral William D. Leahy, chef d'état-major du président Roosevelt, entre l'amiral Ernest J. King, commandant en chef de la flotte américaine et chef des opérations navales, et le général George C. Marshall, chef de l'état-major de l'armée américaine, quittant leur bureau.




Chapochnikov, chef de l'état-major général des armées soviétiques.

Pendant les deux années qu'il passa à Vichy, il sut convaincre le maréchal Pétain des dangers d'une collaboration trop étroite avec les Allemands et réunit une documentation étendue sur la situation générale en France. M. Roosevelt le rappela aux Etats-Unis au mois de juin 1942 pour « consultation ». Quelques mois plus tard, avait lieu l'expédition de l'Afrique du Nord française.

CHAPOCHNIKOV

Durant la guerre russo-finlandaise, quand les événements commencèrent à se compliquer, Staline fit appeler le maréchal (alors général) Timochenko qui était à cette époque le commandant militaire du district de Kiev.

— Que pensez-vous de la situation militaire en Finlande ? demanda Staline.

Timochenko se contenta de froncer les sourcils.

— Bon ! Je vous confie la direction des opérations sur le front, avec le titre de généralissime.

Timochenko ne broncha pas. Il répondit seulement :

— A une condition.

— Laquelle ?

— Celle d'amener avec moi le général Chapochnikov.

Staline hésita une seconde. Bien qu'ayant donné plusieurs preuves de son dévouement au régime, le général Chapochnikov était un ancien officier tsariste. Le radicalisme absolu du maître de l'U.R.S.S. était quelque peu heurté par la proposition du nouveau généralissime. Mais les nécessités du moment imposaient une décision rapide.

— Je vous concède Chapochnikov, répondit Staline avec un sourire.

Un mois plus tard, la ligne Mannerheim était enfoncée dans toute sa longueur.

Le général Boris Michael Chapochnikov est âgé de 61 ans et remplit aujourd'hui les fonctions de chef d'état-major général de l'armée russe. Après avoir terminé brillamment ses études militaires en 1910, il avança rapidement dans les rangs de l'armée tsariste. Durant l'autre guerre, il faisait partie du haut état-major. En 1918, il se rallia au mouvement bolchevique. Ses connaissances techniques furent grandement appréciées par Lénine qui le nomma chef de l'Académie militaire. On lui confia ensuite successivement les postes de commandant militaire des districts de Léningrad et de Moscou.

Le général Michael Chapochnikov est l'auteur d'un ouvrage documenté en trois volumes sur la stratégie militaire qui est universellement connu.

Le maréchal Timochenko l'a en si grande estime, qu'il le nomma comme son conseiller militaire au début de la guerre. Aujourd'hui, il est considéré comme le cerveau de l'armée, et le plus grand stratège de l'U.R.S.S. Des bureaux de l'état-major général, à Moscou, il dirige en silence les opérations militaires sur tout le front.

ALAN BROOKE

La nomination de Sir Alan Brooke au poste de chef d'état-major impérial de l'armée anglaise n'est pas le résultat d'un hasard heureux. Elle n'est pas due non plus au système de promotion de l'armée. La décision du gouvernement britannique de lui confier ces importantes fonctions militaires a été motivée par la compétence extrême dont il fit preuve quand la menace d'invasion pesait sur les Iles Britanniques. Il était à cette époque commandant en chef des forces anglaises cantonnées en Grande-Bretagne. En l'espace de dix-huit mois, Sir Alan Brooke élimina les dangers d'une invasion et, s'inspirant des leçons apprises à Dunkerque et sur la Somme, il réorganisa toute l'armée britannique sur des préceptes entièrement nouveaux.

Sir Alan Brooke est né à Bagnères-de-Bigorre en France, en 1883. Il est âgé par conséquent aujourd'hui de 60 ans. Il fit ses études primaires à Pau, où son père Sir Victor Brooke était installé depuis longtemps. Il entra ensuite à l'Académie Royale de Woolwich. Quand la guerre de 1914 éclata, il avait déjà fait ses premières expériences militaires en Afrique du Sud et en Irlande. Il débarqua en France, à la tête du premier contingent indien, en septembre 1914. Il fut ensuite membre de l'état-major général de la 1ère Armée et fut cité six fois à l'ordre du jour. Sa lucidité d'esprit était si grande et son jugement si juste que ses camarades lui décernèrent le nom de « Wizard », le Sorcier. Ce titre lui est resté depuis.

Après l'armistice de 1918, Sir Alan Brooke remplit diverses fonctions d'importance : successivement directeur de l'entraînement militaire — où il fut l'un des premiers à introduire le système de la mécanisation — chef de la 1ère division mobile, et commandant du corps antiaérien, il était en 1939 à la tête du 2ème corps d'armée. Durant la bataille de la Somme, il fit preuve de qualités si rares dans la défense des lignes britanniques, que le gouvernement anglais le nomma immédiatement à son retour au poste de commandant des forces chargées de la défense de la Grande-Bretagne. Il succéda ensuite à Sir John Dill comme chef d'état-major général de l'armée.



A droite, Sir Alan Brooke, chef d'état-major des armées impériales britanniques, en compagnie du général Montgomery et de M. Churchill.



LES PRISONNIERS ALLEMANDS NE SONT PAS FIERS...

A en juger par cette photo représentant quelques nazis pris au cours de la bataille de Stalingrad, les soldats allemands ont perdu leur morgue coutumière sitôt capturés.



...TANDIS QUE LES SOLDATS ROUGES ONT LE SOURIRE

L'expression de gaieté de ces combattants russes est une magnifique illustration de l'optimisme qui règne dans les armées ainsi que du moral élevé de toute la population.

LES NOUVEAUX G-MEN

à l'école de contre-espionnage

Le bombardier avait été transformé en un piège mortel. Tout son réseau électrique avait été coupé. Le système hydraulique avait été mis hors d'usage, et les réservoirs à essence avaient été troués. L'appareil était sur le point d'être livré à l'armée. Un véritable tombeau pour le malheureux pilote qui aurait été chargé de le faire décoller pour le premier vol. Mais les inspecteurs de l'usine avaient l'œil ouvert. Après une vérification, ils mirent en quarantaine une vingtaine d'appareils qui présentaient des traces similaires de sabotage.

Lorsque les agents spéciaux du Federal Bureau of Investigations arrivèrent sur les lieux, les dirigeants de l'usine avaient déjà compulsé la liste complète du personnel : elle comprenait plusieurs centaines de noms.

Un groupe d'agents s'attela à l'étude minutieuse de cette liste. Un autre commença des recherches visant à l'identification des instruments qui avaient servi au saboteur. Les moindres particules d'outil qui purent être recueillies furent expédiées d'urgence aux laboratoires du quartier général de Washington. Là, le spectroscope révéla une foule de détails permettant l'identification des outils employés pour causer les dommages.

Alors les agents commencèrent à inspecter toutes les panoplies d'instruments de l'usine. Pendant qu'ils effectuaient ce travail interminable, l'un d'eux s'aperçut que le saboteur avait commis l'impardonnable folie de leur fournir un indice supplémentaire. Dans le coin d'une carlingue, il avait laissé un petit carton sur lequel il y avait écrit : « Cet avion est un piège de mort. Heil Hitler ! » Les inspecteurs se mirent à l'œuvre : un jeune ouvrier, Michael William Etzel, 22 ans, de descendance allemande, avait travaillé comme peintre d'enseignes. Les investigateurs découvrirent aussi qu'Etzel ne voulait pas que des bombes américaines fussent lâchées sur ses compatriotes en Allemagne. Serré de près, mis devant plusieurs preuves accablantes, Etzel finit par avouer et il fut, par la suite, condamné à quinze ans d'emprisonnement.

3.000 NOUVEAUX AGENTS

Les agents qui démasquèrent Etzel étaient entrés en fonction après avoir suivi l'entraînement le plus complet dans le domaine du contre-espionnage et la lutte contre le sabotage.

Chaque samedi, l'on peut voir plusieurs jeunes gens quitter un immeuble de Quantico, dans la Virginie, armés de revolvers calibre 38, emportant des masques à gaz et des sacs pleins à craquer. Ce sont les G-Men de la seconde guerre mondiale. Pendant douze heures par jour et sept jours par semaine, trois mois de suite, ces candidats reçoivent un entraînement intensif.

C'est vers le milieu de l'été de 1939 que le président Roosevelt confia au F.B.I. une nouvelle tâche importante : effectuer les investigations nécessaires sur tous les cas de sabotage, d'espionnage et de désordres. Le Federal Bureau of Investigations recruta 3.000 nouveaux agents qui furent aussitôt mis à l'entraînement.

En juillet dernier, ces nouveaux G-Men présentaient un tableau de chasse impressionnant : cinquante-six espions avaient été démasqués et arrêtés. La plus belle prise fut indubitablement celle de Frederick Joubert, alias Fritz Duquesne, maître-espion de l'Amérique du Sud, qui pendant plus de quarante ans avait ramassé des secrets militaires à travers le monde. Fritz avait l'habitude de se vanter devant ses trente-trois subalternes, en grande majorité des individus d'origine allemande. « Ne vous en faites pas au sujet des G-Men, avait-il l'habitude de leur dire. J'ai moi aussi des méthodes inédites en réserve. » Mais il avait fait le compte sans un appareil photographique de dimensions microscopiques grâce auquel un G-Man put prendre un instantané représentant Fritz en train d'encaisser de l'argent pour un « petit travail ».

Indépendamment de toutes les investigations dont le F.B.I. fut chargé, on lui confia la tâche d'appréhender plus de 10.000 sujets ennemis qui furent déférés devant un conseil spécial. Celui-ci devait décider de leur sort. Parmi les objets de contrebande saisis, citons 3.200 fusils, 216.000 cartouches, 2.200 appareils récepteurs à ondes courtes, 2.600 appareils photographiques, 1.652 bâtons de dynamite.

L'ENTRAINEMENT

Les nouveaux G-Men à l'entraînement s'exercent sur un terrain appartenant au régiment des fusiliers marins stationné à Quantico. Là, la région est interdite au passage de civils sur une longueur de plus de trois milles, et l'on comprend parfaitement cette interdiction lorsqu'on entend les détonations des gros revolvers que manient les candidats agents spéciaux.

Dans une partie boisée de la zone d'entraînement gît un avion de chasse, apparemment écrasé au sol. Une douzaine de jeunes gens tannés et musclés s'agitent autour de l'épave : quelques-uns prennent des photos, d'autres examinent soigneusement les végétations environnantes.

L'instructeur donne les explications suivantes aux rares visiteurs qui sont admis à se rendre sur le terrain pour voir les G-Men à l'entraînement : « Nous employons cette épave à chaque instant pour présenter à nos élèves toutes sortes de problèmes théoriques de sabotage. Je provoque dans l'avion quelques avaries typiques, poste deux hommes qui serviront de témoins, parsème quelques indices dans les environs. Ensuite je lâche la meute d'élèves. Leur travail consiste à relever tous les indices et à présenter une conclusion tendant soit au sabotage, soit à un accident. Dans les laboratoires, ils peuvent faire usage d'instruments de toutes sortes susceptibles de faire progresser l'enquête. »

Tout autour de l'épave, une barrière a été dressée ; c'est ainsi que doivent agir les investigateurs en cas d'accident véritable, afin de tenir les curieux à l'écart. Un candidat fait subir un interrogatoire au troisième degré à l'un des « témoins ». L'appareil volait vers le nord-ouest lorsque, soudain, il piqua, effectua une descente en vrille et vint s'écraser ici. Une équipe de topographes a vite fait de dresser un plan du secteur, plan sur lequel sera marqué l'emplacement de chaque indice relevé. Maintenant, près de cinquante indices ont été déjà relevés. Ils sont soigneusement renfermés dans des enveloppes de cellophane.

Et voici soudain qu'un candidat trouve la solution à ce problème particulier soumis par l'instructeur : « Les fils du gouvernail de direction ont été intervertis ! s'écrie-t-il. Lorsque le pilote a poussé son manche à balai vers la gauche pour effectuer un virage, l'appareil s'est mis soudain à piquer. C'est un cas typique de sabotage. »

LEUR VICTIME : DAISY MAE

Un autre sujet d'expérience des élèves de l'école de G-Men est Daisy Mae. C'est une charmante jeune fille, toute en cire, un mannequin que le F.B.I. emploie en guise de victime. Daisy Mae a été la victime de plus de meurtres outrageants que tous les héros d'Edgard Wallace réunis. La voici maintenant, couchée sur le ventre, un couteau planté entre les deux omoplates. Cette fois-ci, elle était la secrétaire d'un important dirigeant de l'administration des munitions. La dernière fois qu'elle fut aperçue vivante, elle se dirigeait vers le Département de la Guerre avec les plans d'un nouveau canon. Les plans ont disparu.

Un brillant élève s'empare d'un fume-cigarette qui traîne dans un buisson voisin.

« Peut-être l'homme que nous cherchons est un « secréteur », dit-il. Un certain nombre de personnes possèdent une salive particulière contenant des protéines réagissant à l'action de certains acides. Si celui qui a employé ce fume-cigarette appartient à cette catégorie de personnes, alors sa salive pourra être identifiée, selon les mêmes principes qui régissent l'identification des différentes familles de sang. Cette allumette près de l'oreille de Daisy est aussi un indice important. » Les moindres indices sont ainsi recueillis soigneusement. Plus tard, ils seront transformés en preuves accablantes et irréfutables.

EXERCICES DE TIR

Sur le terrain de tir, une nouvelle classe est en train de faire ses premières armes. Chaque homme à l'entraînement doit, pour être définitivement admis à faire partie des agents spéciaux, prouver qu'il est un tireur d'élite. En moins de six minutes, il doit être capable de placer un certain nombre de balles dans les différentes cibles qui défilent devant lui à des distances diverses, alors qu'il est debout, couché, assis, immobile, en marche ou courant.

Mais l'entraînement au revolver n'est pas la seule épreuve à laquelle sont soumis les candidats. Ils devront apprendre aussi à manier de main de maître fusils, mitraillettes, grenades à gaz comme à tirer sur des cibles mouvantes, à partir d'une automobile en pleine course. Les balles traçantes leur permettent de se rendre compte au fur et à mesure de leurs progrès.

« Un agent spécial tire toujours pour tuer, explique l'instructeur, et il ne tue que lorsqu'il se trouve en état de légitime défense. Le tir, tel que le pratiquent les militaires, est différent. Chaque balle envoyée vers l'ennemi a alors son utilité. Mais un agent spécial doit pouvoir atteindre l'homme qu'il veut arrêter sans risquer de blesser quelque passant. »

La période d'entraînement ne comprend pas exclusivement les cours qui viennent d'être décrits. Le F.B.I. combat l'espionnage par le contre-espionnage, ou, en d'autres termes, l'art d'espionner les espions.

Même l'éducation idéologique est poursuivie avec un très grand soin. Les élèves suivent des cours spéciaux sur le nazisme, ainsi que sur toutes les autres doctrines politiques.

Chaque jour, les candidats ont un cours de jiu-jitsu et autres méthodes de défense personnelle.

Le dernier stade de l'entraînement prévoit un stage dans les laboratoires du Federal Bureau of Investigations, où chaque élève G-Man est tenu de se familiariser avec toutes sortes d'instruments scientifiques employés au cours des enquêtes.

Pour être admis comme candidat G-Man, il faut faire preuve de qualités plus nombreuses que celles qui sont requises pour devenir officier. Et une fois admis à l'apprentissage, il faut déployer des efforts vraiment exceptionnels pour mériter d'être sacré parfait agent spécial. Mais il ne faut pas croire que l'entraînement est terminé une fois que l'élève a fini ses cours. Chaque G-Man retourne chaque année à Quantico pour y faire une période d'entraînement. Ainsi, il est tenu au courant de toutes les nouvelles méthodes appliquées par les espions, et dans l'exercice de ses difficiles fonctions, il n'est jamais pris au dépourvu.





RAIDS SUR GÊNES

Les raids que la R.A.F. a exécutés sur les principaux centres industriels d'Italie ont causé des dégâts considérables. Un corps spécial a été formé parmi la population italienne appelé « Servizio lavoro » chargé de vaquer aux démolitions et au déblaiement des ruines causées par les bombes. Ci-dessus : les fonctionnaires du « Servizio lavoro » se rendant à leur tâche, dans une rue de Gênes dévastée par les bombes de la R.A.F. A droite : entre deux raids, les ouvriers reçoivent une ration de soupe fumante.

Nos lecteurs écrivent..

Amoureux hésitant

J'aime une jeune fille, de famille très honorable, mais sans fortune. D'autre part, j'ai l'occasion de faire un mariage riche avec une personne qui ne m'attire aucunement ni par son physique, ni par son caractère qui est, paraît-il, détestable. Mes amis me pressent de l'épouser pour tous les profits que je pourrais tirer d'une pareille union.

● *Vos amis ont grandement tort, et si vous m'écoutiez vous n'hésiteriez plus un quart de seconde. Mariez-vous selon votre cœur et non pour une seule question d'intérêt. A côté de certaines compensations matérielles, vous ne connaîtriez qu'une existence sans charme et sans agrément.*

M'aime-t-il encore ?

Parti depuis trois mois, celui que j'aimais ne m'a écrit qu'une seule fois, et encore sa lettre n'était-elle empreinte d'aucun sentiment de tendresse. Cependant, je l'aime encore et il prétendait m'aimer aussi. Croyez-vous qu'il était sincère ?

● *Peut-être l'était-il à ce moment-là. Mais la nature humaine est bien changeante, ma chère amie, et je suis convaincu, pardonnez-moi de vous le dire, qu'il ne vous aime plus. Sans doute la chose est-elle due à l'éloignement ou encore quelqu'un d'autre a-t-il pris votre place dans son cœur. En tout cas, attendez encore. Peut-être son silence est-il dû à des raisons majeures qu'il ne peut vous exposer par écrit ?*

Mireille

● *Votre cas est bien trop complexe et je ne peux le résoudre dans ces colonnes. Vous êtes mieux placée que n'importe qui pour juger de ce que vous devez faire en pareille occurrence.*

M. Kan

● *Ce n'est pas en devenant un bon danseur que vous pourrez faire tomber les femmes, comme des mouches. Si jusqu'ici vous n'avez pas eu de succès auprès du sexe faible, cela est sans doute dû à une timidité excessive dont vous devez vous débarrasser au plus tôt. Elle provoque chez vous un complexe d'infériorité qui est un sérieux handicap dans tous les domaines de la vie et, particulièrement, dans celui d'ordre sentimental. Ayez confiance en vous. C'est là parfois la clé de la réussite.*

Nicou J.

● *Puisque ma réponse à votre amie vous a paru si satisfaisante, essayons donc un peu d'analyser votre écriture. Ma parole, vous allez me faire devenir graphologue malgré moi. Peut-être sera-ce l'occasion d'approfondir mes minces connaissances dans ce domaine. Vous me paraissez intelligente. Vous avez de la force de caractère et êtes très entière dans vos amitiés comme dans vos antipathies. Lorsque vous n'aimez pas quelqu'un, vous ne le lui faites pas dire. Vous me semblez laborieuse et ordonnée. Là, êtes-vous satisfaite ?*

HORATIUS

SOLUTIONS

L'ETOILE PARLANTE

HaleteR — EmbellI — RéveilS — BateleT — ObservE.
Mot des pointes : HERBORISTE.

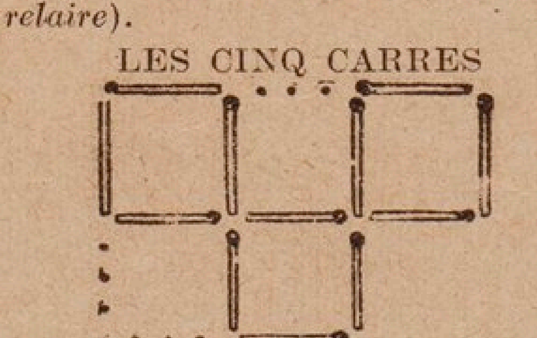
LE JEU DES POURQUOI

Puisqu'il met un quart d'heure pour aller au garage en voiture, il lui faudra bien plus de temps pour en revenir à pied.

AUX AMATEURS DE POESIE

1) *Est l'Amphitryon où l'on dîne (Molière).*
2) *Il* pleure *dans mon cœur (Verlaine)*
3) ...Et *l'on voit de la flamme* aux *yeux des jeunes gens.*
Mais dans l'œil *des vieillards, on voit de la lumière (V. Hugo).*
4) *Je sens* vibrer *en moi (Baurelaire).*

LES CINQ CARRES



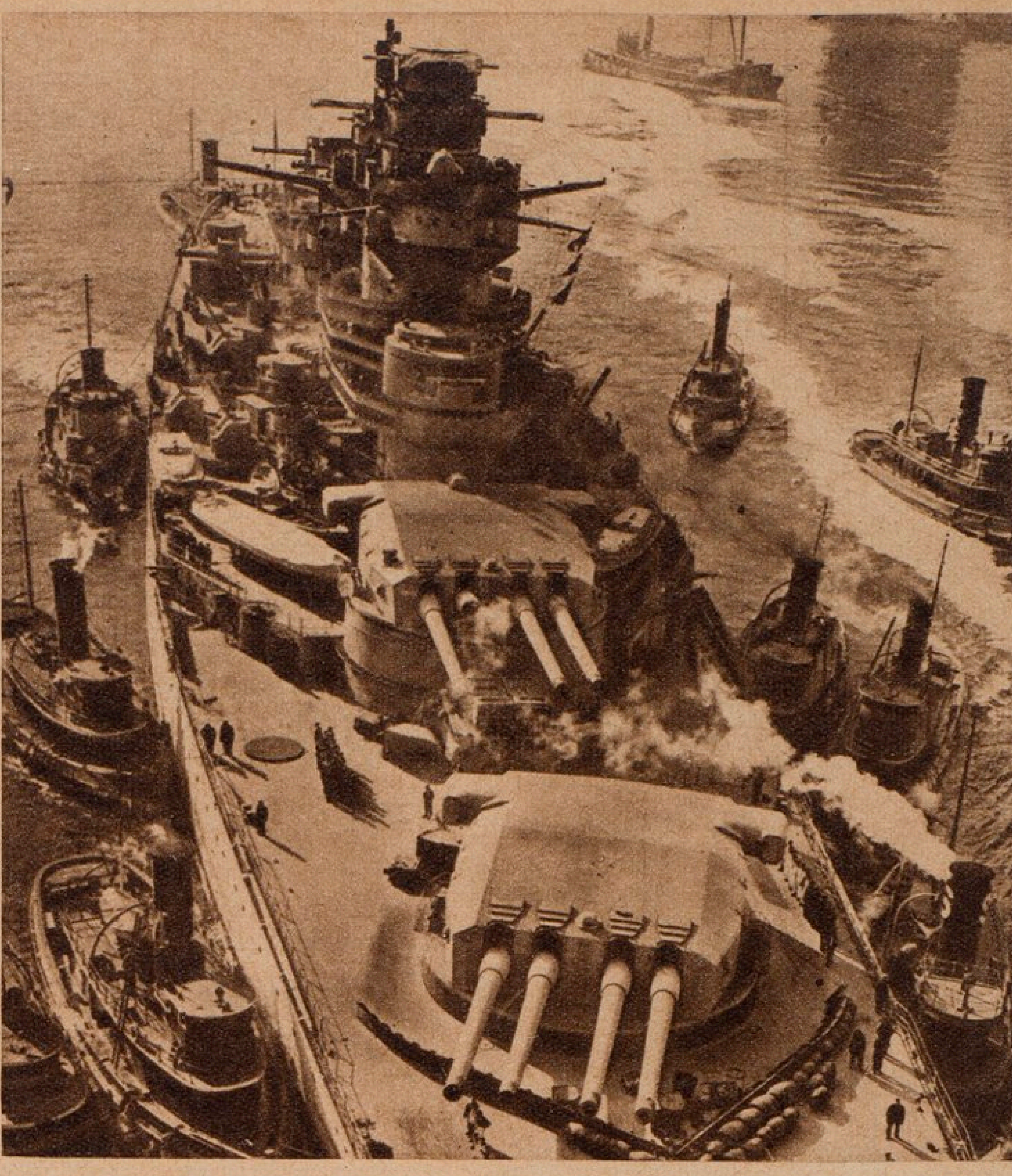
Les trois allumettes qu'il faut enlever pour ne plus avoir que trois carrés sur cinq figurent en pointillés sur le dessin ci-dessus.

DEVINETTES

Un bûcheron. — Dentelle. — Bois. — Une chasse à courre. — La tour Eiffel. — Le nazisme. — Le Morse. — Ed. Herriot. — Un viaduc.

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Salut de cour* (d)
2. — *Idiot's Delight* (c)
3. — *Un télescope* (b)
4. — *Un boléro* (b)



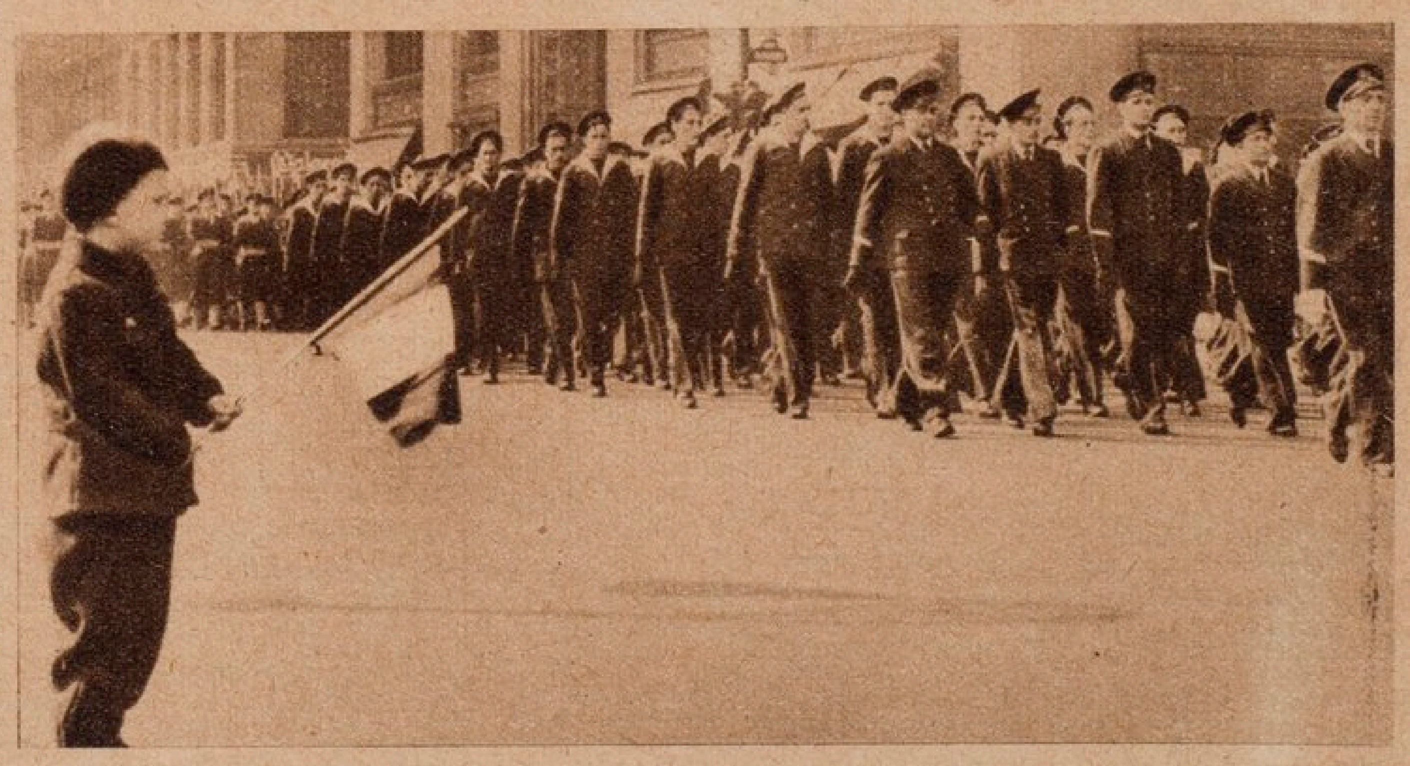
Le « Richelieu », guidé par des remorqueurs dans le port de New-York, en route pour un chantier où il recevra les réparations nécessaires, avant de reprendre sa lutte aux côtés des Nations Unies.

NEW-YORK ACCLAME
les marins français du «Richelieu»

Les membres d'équipage des deux vaisseaux de guerre français, le « Richelieu » et le « Montcalm », ont été vivement acclamés à New-York où eut lieu une manifestation au cours de la journée « de la libération de la France ». Celle-ci fut célébrée par un défilé et de grandes cérémonies, à l'issue desquels les élèves des écoles secondaires de New-York chantèrent en chœur « La Marseillaise ».



Célébrant leur arrivée dans le port de New-York, les marins du cuirassé « Richelieu » roulent un baril de vin, au-dessus des canons de 380 mm. de la tourelle avant, avec lequel ils régaleront leurs amis.



Un jeune Américain de quatre ans agite le drapeau tricolore en voyant défiler, à travers les rues de New-York, les équipages du « Richelieu » et du « Montcalm », récemment arrivés pour y être réparés.



Les élèves des écoles secondaires de New-York entonnent en chœur « La Marseillaise », au cours des manifestations qui eurent lieu en février dernier pour célébrer « la journée de la libération de la France ».

Féminités

Voici LE PRINTEMPS

A l'approche du printemps, il est bon de faire un régime de désintoxication pour se débarrasser de toutes les toxines que l'hiver et tous ses maux ont déposées dans l'organisme.

J'ai dressé pour vous toutes une liste des aliments permis dont vous userez avec modération.

ALIMENTS PERMIS

Bouillons, potages maigres ou aux pâtes. Crèmes de céréales, crèmes de légumineuses, tapioca. Exceptionnellement, bouillon de pot-au-feu dégraissé.

Viandes de boucherie très fraîches, toujours plus cuites que saignantes, à un repas par jour et avec modération. Jambon maigre. Volaille à chair maigre (poulet et pigeons). Poissons de mer et d'eau douce maigres et très frais.

Œufs très frais à la coque, sur le plat ou en omelette, mais avec modération (trois œufs tout au plus).

Lait, crème, lait caillé, beurre cru, fromage très frais et de première qualité.

Farines de céréales en potages, en purée, en soufflés, en bouillie. Les farines de pois, de haricots ou de lentilles ne seront tolérées qu'en très petite quantité.

Tous les légumes verts de digestion facile, soit cuits, soit crus en salade. Les artichauts, pommes de terre, carottes et courgettes peuvent être pris régulièrement à condition d'en consommer une petite quantité chaque fois.

Pain ordinaire, de préférence grillé, biscottes.

Gâteaux de riz, de semoule, crème renversée, gâteaux secs, biscuits, miel.

Fruits crus ou cuits en marmelades ou confitures, cure de fruits frais.

BOISSONS PERMISES

Eau additionnée de jus de citron (commencer par un verre de cette boisson le matin à jeun, aussitôt que vous vous réveillez. Excellent pour décongestionner le foie).

Vin blanc très légèrement coupé d'eau.

Bières légères, cidre.

Café en petite quantité.

Thé très léger.

ALIMENTS DÉFENDUS

Potages relevés ou épicés tels que bouillabaisse, soupe au lard ou aux choux, soupe de pieds de mouton, etc...

Viande des animaux jeunes (agneau de lait, cochon de lait).

Abats et tripes (foie, rognons, ris de veau, tête de veau et gelées de viandes). Viandes marinées, salées, volaille grasse (oie, dindon, canard).

Poissons marinés ou salés et gras (hareng, thon à l'huile), mollusques et crustacés.

Fromages fermentés (roquefort, chester, camembert et tous les autres fromages de ce genre).

Aubergines, haricots secs.

Chocolat et cacao.

Fruits acides, fruits gras (amandes, noisettes, noix).

Vinaigre, cornichons, sauces piquantes et remoulades, moutarde, pickles.

Vins à degré alcoolique élevé, cocktails et, en général, l'alcool sous toutes ses formes violentes.

ANNE-MARIE



Malgré tout, DEUX FEMMES

La visite de la femme du généralissime chinois aux Etats-Unis fut marquée par de nombreuses réceptions et des manifestations enthousiastes de la part de toutes les femmes américaines. Madame Roosevelt fut pour son hôtesse le guide le plus avisé. Ci-dessus : deux femmes célèbres, mais deux femmes tout de même, qui ont toujours beaucoup de choses à se dire...



La femme du Président des Etats-Unis offre à Mme Chiang-Kaï-Chek la médaille « Chi Omega » décernée par l'Association universitaire des étudiantes américaines à « la femme la plus remarquable du monde ».



Dans les jardins de la Maison-Blanche, à Washington, Mme Roosevelt et Mme Chiang-Kaï-Chek s'entretiennent familièrement. Les deux femmes les plus célèbres au monde sont demeurées très simples. Leur conversation doit rouler sur leurs maris, leurs enfants ou leurs foyers.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Une admiratrice de Veronica Lake »

Allez chez un bon coiffeur et faites-vous brûler les pointes de vos cheveux. De cette façon, vous n'aurez plus besoin de rien employer après le rinçage à la camomille. Vous pouvez employer, comme brillantine, de l'huile de noisettes, vous en trouverez dans toutes les drogueries.

Nièce « Lydia »

Les poches sous les yeux proviennent toujours d'un trouble glandulaire. Vous ne pourrez donc jamais vous en débarrasser si vous ne consultez d'abord un spécialiste qui vous fera suivre un traitement approprié. Aucune crème, aucun traitement externe ne donnera de bons résultats durables.

Nièce « Dora »

Pourquoi n'achèteriez-vous pas un bon cosmétique ? Ce serait beaucoup plus joli — plus propre aussi. Si vous préférez conserver des cils souples et brillants, employez de la vaseline. Mettez-en une très petite quantité sur votre index et frottez celui-ci contre vos cils.

Nièce « Dinah Shore »

Cette tache d'encre rebelle sur votre bel évier blanc disparaîtra si vous la traitez à la véritable eau de Javel. Versez-en quelques gouttes sur la partie abîmée. Laissez sécher, puis frottez avec un chiffon de laine. Recommencez le lendemain. Les taches auront disparu comme par enchantement.

Nièce « Mlle Blanche Neige »

Employez plutôt de l'huile de ricin. C'est beaucoup plus efficace pour faire pousser les cils et les sourcils. La vaseline ne peut pas vous nuire, mais elle ne donnera jamais les résultats que vous désirez tant obtenir.

Nièce « Evelyne Garbo »

Je m'excuse d'avoir tardé à vous répondre, mais je n'arrivais plus à retrouver votre lettre. Il n'y a qu'une chose à faire, dans votre cas : teignez vos cheveux. C'est le seul moyen qui puisse donner un résultat quelconque.

Nièce « M. A. » (Alep)

Pour maigrir, faites de la culture physique, évitez les sauces, les farineux, le pain. Chaque matin, arrangez-vous pour faire de la marche pendant un quart d'heure. Le fait que vous ne mangiez pas de viande n'a rien de mauvais. Je connais une jeune femme de mes amies qui se nourrit exclusivement de légumes et de fruits et qui jouit d'une santé florissante.

Nièce « Annette »

Il ne vous reste qu'un moyen : aller dans un bon institut de beauté pour soigner ces affreuses rides. Je ne puis vous donner d'adresse dans les colonnes de cette rubrique, mais envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous écrirai.

Nièce « Esther Marzouk »

Voici le meilleur moyen de nettoyer la semelle de vos chaussures de crêpe : prenez un chiffon de laine légèrement humide, versez dessus quelques gouttes de véritable eau de Javel et frottez. Recommencez avec un chiffon propre et laissez sécher.

Nièce « Toto de Tel-Aviv »

Continuez à prendre les tablettes de calcium. Mangez beaucoup d'épinard bouilli, additionné de citron et d'un soupçon d'huile. Chaque matin, arrangez-vous pour manger au moins deux carottes crues. Buvez à jeun un grand verre de jus d'oranges. Si vous suivez ce régime pendant un mois, régulièrement, vous serez étonnée de constater à quel point votre organisme se sera amélioré.

Nièce « Incommodée »

Il n'y a aucun moyen d'empêcher la transpiration, mais vous pouvez la rendre inoffensive en employant un de ces produits spéciaux que toutes les drogueries et pharmacies vendent. Ce liquide doit être appliqué chaque matin après le bain. Il est excellent et ne nuit pas à la santé.

Nièce « Je suis au désespoir »

Pour votre visage, employez de l'huile d'amandes. Pour vos doigts jaunis par l'abus de cigarettes, trempez-les dans de l'eau tiède dans laquelle vous aurez ajouté quelques gouttes de véritable eau de Javel. Si vous traitez ainsi vos mains deux fois par semaine, ces vilaines taches disparaîtront complètement. Mais, pourquoi fumez-vous tellement ?

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Il me paraît que les Alexandrins exagèrent quelque peu et voudraient infliger aux Cairotes, désireux de se retremper dans un climat marin, un châtiment sans précédent. Est-ce parce que, en raison des événements, nous dûmes durant les deux années précédentes bouder les rives alexandrines, qu'ils voudraient rattraper en une saison les bénéfices perdus ? Cependant, en toute chose il y a une mesure et il semble que vos co-citadins l'aient outrepassée ?



Je sais, je sais, le pays regorge d'argent et de simples propriétaires de boutiques qui, jadis, guettaient à leur porte l'arrivée du plus modeste client, vous reçoivent aujourd'hui avec une attitude hautaine et, pour peu que vous vouliez discuter le prix de leur marchandise, vous rabrouent sans ménagement. Mais tout le monde n'a pas pignon sur rue. Tout le monde n'a pas fait fortune et il en est, dont je suis hélas, pour qui une livre garde toujours sa valeur d'autrefois et qui ne peuvent se permettre le luxe de jeter aux quatre vents pièces d'or ou banknotes. Bien au contraire, la hausse vertigineuse des prix nous a rendu encore plus circonspect, nous qui faisons figure de parents bien pauvres dans notre actuelle société.

Oui, ma cousine, oui, le monde a bien changé et il existe un décalage énorme dans les valeurs humaines qui, à l'encontre de celles cotées en bourse, ont bien baissé. Avocats, médecins, ingénieurs, journalistes, qu'est-ce à côté du plus misérable bistro dont le zinc ne désemplit pas et qui a dû, dans sa boutique, ajouter tables sur tables pour contenir sa clientèle tous les jours plus nombreuse ?

Ne croyez donc pas que je parle avec l'amertume de celui qui assiste avec envie à l'ascension des autres en restant toujours à la même place. Je constate, voilà tout, et me lamente, à bien juste raison, d'assister à des spectacles qui prêteraient au rire, s'ils ne contenaient une grande dose d'iniquité par rapport à un équilibre normal.

Et puis, tant pis, ma cousine, résignons-nous à notre triste sort. Pauvreté, après tout, n'est pas vice, et s'il nous est désormais interdit de prendre part aux larges festins des enrichis de la guerre, soyons fiers de notre richesse morale, certainement plus appréciable que l'autre.

Mais celle-ci ne nourrit pas toujours son homme et, pour le cas que je vous citai plus haut, elle nous fermera, pour l'été qui vient, vos plages riantes et joyeuses.

A défaut, les berges du Nil qui, ma foi, ont leur charme, nous serviront d'illusion. L'imagination ne fait-elle pas parfois des miracles ?...

Bien affectueusement vôtre

SERGE FORZANNES

MAQUILLAGE DES YEUX

Comme règle générale, un œil doit être maquillé discrètement. Rien ne fait plus vulgaire qu'un œil surchargé de fards, surtout pendant le jour.

Ombrer les paupières donne à l'œil plus de profondeur. Pour le jour, vous adopterez des teintes claires : bistre pour les brunes, gris légèrement bleuté pour les yeux et les cheveux clairs. Pour le soir, il y a toutes les gammes de fards étranges qui vont du bleu intense au vert bronzé en passant par l'or. Pour les supporter, vous devez avoir une personnalité éclatante et un visage ou bien d'une beauté parfaite ou bien d'une originalité indiscutable.

Si vous vous servez de fards en crayons, vous aurez intérêt à graisser auparavant et légèrement la paupière avec un peu de crème ou de vaseline. Vous appliquerez les fards gras directement avec l'extrémité des doigts. Le fard, posé sur la paupière, doit l'être le plus près possible des cils, afin d'éviter qu'un petit trait clair au bord de la paupière fasse démarcation et bourrelet.

Le fard que vous mettrez sur vos paupières, comme aussi le coup de crayon avec lequel vous accentuerez vos sourcils, doit un peu remonter en arrivant vers les tempes. Ceci donne au visage une jeunesse, que des traits retombants, tout au contraire, vieillissent.

Pour allonger un œil trop rond, tirez un trait au crayon, en suivant le bord de la paupière, et en partant de l'intérieur pour venir vers l'extérieur, c'est-à-dire les tempes, en remontant.

Pour diminuer un œil trop long, ombrez les paupières plus fortement aux angles qu'en leur milieu.

Seule la paupière supérieure doit être fardée. Le maquillage de la paupière inférieure « marque » terriblement et donne un air assez équivoque.

Deux trucs utiles

Ne jetez plus l'eau amidonnée qui a servi à votre repassage. Laissez reposer quelque temps, l'amidon se dépose au fond du récipient, vous jetez alors l'eau et le lendemain l'amidon redevient solide. Il ne vous reste plus qu'à le mettre dans une boîte.

Quand votre linge commence à vieillir et à prendre une teinte légèrement bise, vous pourrez lui redonner sa blancheur d'antan en le plongeant dans un bain d'eau chaude dans laquelle vous aurez versé une cuillerée à soupe d'eau de Javel. Rincez à l'eau claire et finissez par un dernier rinçage à l'eau légèrement citronnée.







X-AEC 67-812

NOS CONTES

UN AMERICAIN QUITTE PARIS

Le 8 décembre 1941, Joe Richardson se préparait à quitter Paris. L'attaque japonaise sur Pearl Harbour avait eu lieu la veille et Richardson se rendait compte que la déclaration de guerre entre les Etats-Unis et l'Allemagne devenait ainsi inévitable. Ce n'était qu'une question de jours, peut-être une question d'heures...

Aussi, avait-il décidé de partir par le train qui quittait la gare d'Orléans à 1 h. 30. Heureusement ses papiers étaient en règle. Etabli en France depuis de longues années, il avait pris la précaution, sentant venir la crise, de liquider ses affaires depuis quelques semaines.

Sa valise à la main, Joe Richardson jeta un dernier coup d'œil sur son appartement et ferma la porte avec émotion. Il était heureux de vivre en France, malgré les graves événements qui avaient endeuillé la vie du pays quelque dix-huit mois plus tôt. Il était devenu même un vieux boulevardier, malgré son âge relativement jeune. Il n'avait en effet que 32 ans et, n'était son accent, personne ne se serait douté de son origine américaine. Mais, à ses yeux, le peuple français lui semblait accepter avec trop de passivité le changement de régime et supporter l'occupation allemande avec une résignation qui le révoltait.

En descendant l'escalier, le jeune homme tâta de la main la poche de son veston. Il craignait d'avoir oublié la lettre que son ami Franchard l'avait chargé de remettre à une certaine adresse de la zone non occupée. Il n'aurait d'ailleurs jamais pris ce risque, si Franchard n'était pas un ami sûr, qu'il connaissait de longue date et qui occupait, en outre, un poste important dans le gouvernement de Vichy. La lettre n'avait rien de compromettant en elle-même. Franchard la lui avait remise décachetée et il avait eu le temps d'y jeter un coup d'œil. C'était une simple lettre d'affaires. Franchard avait tenu à ne pas l'envoyer par la poste, son emploi gouvernemental lui interdisant de traiter d'affaires commerciales. Malgré tout, Richardson réalisait qu'il commettait une infraction à la loi et regrettait d'avoir accepté cette mission.

Arrivé au bas de l'escalier, il frappa à la porte du concierge. Celle-ci s'ouvrit et un nez rouge apparut dans l'entre-bâillement.

— C'est pour les clefs, M. Bonnard. Les voici et...

M. Bonnard prit les clefs et referma la porte en silence. Interdit, le jeune homme haussa les épaules. Il regretta les pourboires généreux dont il l'avait gratifié durant de longues années. « Il ne m'a même pas souhaité bon voyage », se dit-il.

Il sortit dans la rue où un taxi l'attendait déjà. Le chauffeur lui ouvrit la portière.

— M. Richardson ? fit-il en souriant.

— Lui-même, répondit l'Américain, étonné que le chauffeur connût son nom.

Et, se ravisant, il reprit la valise que le chauffeur avait déjà placée à côté de lui et la déposa sur un des coussins du siège arrière. Ce chauffeur qui connaissait son nom ne lui inspirait qu'une confiance limitée.

Au moment où la voiture allait démarrer, Claudine, la fille du concierge, sortit de la loge de son père en courant. Elle s'approcha et lui tendant un paquet soigneusement enveloppé :

— M. Richardson, dit-elle, la respiration entrecoupée, voudriez-vous me rendre un petit service ?

Et comme le voyageur l'interrogeait du regard :

— Oh ! un tout petit service. Voici. Il s'agit de remettre ce paquet au marchand de tabac qui se trouve 12, rue Le Gravet.

Richardson allait refuser. Il consulta sa montre et constata qu'il avait en somme largement le temps d'arriver à la gare. La jeune fille — une belle rousse de 18 printemps — l'implorait du regard.

— Mais pourquoi n'y allez-vous pas vous-même ? demanda-t-il.

— Mon père me l'a défendu, répondit-elle en baissant la tête. C'est, d'ailleurs, très loin d'ici. Quant à vous, c'est sur votre chemin.

« Un cadeau destiné à quelque amoureux, probablement, se dit l'Américain en prenant le paquet. Décidément, ces Français ne pensent qu'à l'amour. »

— Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-il en souriant.

— Jacques, répondit-elle, le visage rouge de confusion.

Et elle disparut en courant.

•

La voiture traversa la rue Franklin et se dirigea du côté de la Seine. Un frisson parcourut le corps de Richardson. Là, dans la rue Franklin, un colonel allemand avait été tué récemment d'une balle de revolver. L'enquête établit que l'arme ayant servi au meurtre était un « Ludger » allemand. Des otages avaient été exécutés à titre de représailles. Cependant, l'Américain était convaincu que la mort de l'officier était due à quelque vendetta nazie. A son avis, les Français étaient trop sensés pour perpétrer des attentats aussi coûteux.

La voiture passa le long de la Seine. Le spectacle des pêcheurs alignés sur le quai lui rappela soudain la lettre de Franchard. N'y était-il pas question de pêche ? Il n'y avait jeté qu'un coup d'œil évasif quand elle lui avait été remise. Il la tira de sa poche et la relut attentivement :

« *Mon cher Jules,* disait-elle, *la situation alimentaire va de mal en pis. Les provisions deviennent rares. Heureusement que la pêche dans la Seine, surtout à Billancourt, est très fructueuse... A propos du placement dont je t'ai parlé...* »

L'Américain hocha la tête. Que voulait dire ceci ? A cet instant, la voiture s'arrêta. On était parvenu rue Le Gravet. Richardson jeta un coup d'œil par la portière et pâlit. Il venait d'apercevoir à quelques mètres de distance, au coin de la rue, un camion chargé de soldats allemands. L'Américain — peu enclin à frayer avec les nazis — allait donner ordre de poursuivre la route quand il aperçut dans le rétroviseur les yeux du chauffeur fixés sur lui. Ce chauffeur également ne lui disait rien qui vaille. Quelque « mouchard », probablement. Il ne fallait pas avoir l'air de reculer.

— C'est bien le n° 12 ? demanda Richardson.

— Parfaitement, Monsieur, fit le chauffeur en ouvrant la portière.

Richardson ramassa sur le coussin le paquet que lui avait remis la jeune fille et descendit vivement de voiture.

La boutique dans laquelle il entra était complètement vide. Il n'apercevait ni tabac ni cigarettes nulle part.

Un homme sortit soudain de l'arrière-boutique et se tint devant lui, les bras croisés sur sa large poitrine. Il était âgé d'une quarantaine d'années, portait une petite moustache noire et était complètement chauve. Les manches de sa chemise, retroussées, laissaient voir des bras musclés.

— Vous désirez, Monsieur ? fit-il d'une voix grave.

— Je suis chargé de remettre ce paquet à un nommé Jacques, répondit Richardson.

L'homme ne fit aucun mouvement pour prendre l'objet.

— Nous ne connaissons pas une personne de ce nom.

Richardson le considéra, incrédule. Pourtant, c'était bien le n° 12 de la rue Le Gravet. Il ne se trompait pas.

— C'est absurde, fit-il impatienté. Mlle Claudine Bonnard, 74, rue Ranelagh, m'a demandé de déposer ce paquet à cette adresse. Je quitte Paris dans 20 minutes et...

L'homme mit soudain un doigt sur les lèvres.

— Attendez, murmura-t-il.

Et il entraîna Richardson à sa suite dans l'arrière-boutique. Puis, se tournant vers lui :

— Donnez-moi ce paquet.

Sans attendre la réponse, il l'arracha plutôt qu'il ne saisit l'objet des mains du visiteur. Il en dénoua fébrilement la ficelle et, à la grande stupéfaction de l'Américain, il en sortit un superbe « Ludger » tout reluisant.

— Je n'avais vraiment aucune idée... balbutia Richardson.

— Nous savons... nous savons... répondit l'autre en retirant d'une petite armoire un paquet ayant exactement les mêmes dimensions que le premier. Prenez ceci et allez-vous-en... Personne ne pourra deviner que vous avez laissé ici un objet quelconque. Au revoir et bonne chance.

Richardson quitta la boutique quelque peu bouleversé. Il n'avait pas fait dix pas à l'extérieur qu'il sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna. Un officier allemand se tenait derrière lui et le considérait avec curiosité.

— Vos papiers ?

Tandis qu'il cherchait dans sa poche, il s'arrêta de nouveau, étonné. Les soldats qui se trouvaient dans le camion étaient descendus et avaient entouré le taxi. Deux d'entre eux, sous la surveillance d'un autre officier, avaient ouvert et fouillaient sa valise. Un souvenir lui traversa soudain l'esprit : la lettre de Franchard ! Il l'avait oubliée sur les coussins de la voiture. Il ne la retrouvait plus sur lui.

L'officier, cependant, s'impatientait.

— Vos papiers ? répéta-t-il.

Richardson lui tendit son passeport ainsi que sa carte d'identité. L'Allemand les examina attentivement. Il rejoignit ensuite son camarade, près du taxi, et tous deux eurent une conversation en allemand. Le premier officier se tourna ensuite vers lui.

— Que veniez-vous faire dans ce quartier ? lui demanda-t-il en anglais.

— Chercher du tabac, répondit l'Américain. On n'en trouve plus à Paris, en ce moment. On m'a conseillé de faire un tour ici.

L'officier hésita un instant, puis :

— Bon ! vous pouvez repartir, fit-il.

Le jeune homme remonta en voiture. Tandis que le taxi démarrait, il essaya d'arranger tant bien que mal sa valise défaite. Mais il eut beau chercher, il ne retrouva aucune trace de la lettre de Franchard. Le regard du chauffeur était toujours fixé sur lui.

— J'ai découvert l'objet que vous cherchez, dit-il sans tourner la tête.

— Où se trouve-t-il ? demanda Richardson.

— Je l'ai jeté dans l'égout avant l'arrivée des sbires. Très dangereux, ces trucs-là. Faites donc attention une autre fois... de ne pas laisser traîner des documents aussi compromettants. Nous leur avons joué un bon tour...

Et les larges épaules du chauffeur furent secouées d'un rire prolongé.

Arrivé à la gare, Richardson voulut remercier l'homme en lui donnant un bon pourboire. Mais celui-ci refusa.

— Donnez juste le prix de la course, fit-il en empochant l'argent que lui tendit le voyageur. Et soyez plus prudent la prochaine fois. Au revoir, Monsieur.

Il toucha sa casquette et démarra rapidement.

•

Dans le train qui l'emportait vers sa nouvelle destination, Richardson réfléchissait. Les événements dont il venait d'être le témoin avaient profondément modifié ses opinions au sujet des Français. Il s'étonnait d'avoir vécu cinq ans dans ce pays sans en découvrir l'âme véritable. Les visages de Bonnard le concierge, de Claudine, du chauffeur de taxi, du marchand de tabac, de Franchard, de tous ceux qu'il connaissait lui revinrent à l'esprit... Il s'expliquait à présent beaucoup de choses qui étaient demeurées longtemps un mystère pour lui. Se rappelant soudain la lettre de Franchard, il sortit son calepin et son stylo et commença à en transcrire le texte de mémoire :

« *Mon cher Jules, la situation alimentaire va de mal en pis. Les provisions deviennent rares. Heureusement que la pêche dans la Seine, surtout à Billancourt...* »

« Puisse-t-elle servir un peu à la libération de la France », se dit-il avec une certaine émotion.

(Traduit de l'anglais)

LES LIVRES

OUSTAZ ALI
par Ahmed Rassim

Voilà bien le conte le plus délicieux qui ait jamais été écrit, et en quel langage harmonieux, sur un tronçon de la vie égyptienne. M. Ahmed Rassim a toujours excellé dans le genre de la poésie philosophique, mais jamais, autant qu'ici, on ne retrouve les brillantes qualités du penseur et du sage. En effet, Ahmed Rassim prête à son bonhomme de libraire qui, devant tous les avatars qu'il subit et toutes les injustices dont il est victime, répond par une résignation soumise, la sage philosophie d'un esprit supérieur devant l'iniquité du sort et celle des hommes. Hélas ! la justice n'est pas de ce monde et Oustaz Ali s'en rend compte, lui dont l'âme n'est que bonté et indulgence et qui ne rencontre autour de lui qu'hypocrisie et ruse maligne.

Son existence est par là bien tourmentée et, par surcroît, le voici en butte à toutes les émotions de l'amour. Que de profondeur dans les pensées du libraire devenu gardien dans un asile ! Mais personne ne le comprend et il ne cherche nullement à se révolter contre les bassesses et les vilenies de son prochain. Riche par l'esprit, peu lui importe la misère dans laquelle il se débat et l'amertume d'une vie qui ne lui ménage que tromperies et cruelles déceptions.

Certains proverbes, servis tout crus par l'auteur, ne manquent pas de truculence et disent parfaitement bien ce qu'ils veulent dire...

Tout est à lire dans ce petit volume de 170 pages (présenté fort agréablement par les éditions Horus) dont le style harmonieux et l'atmosphère pittoresque sont un baume pour le cœur.

RAINER MARIA RILKE
par Edmond Muller et Renée Guirguis
(Editions Horus)

Pour ceux qui ne connaissent Rainer Maria Rilke que de renom, ces deux études, parfaitement réalisées par deux auteurs qui l'ont aimé, les familiariseront complètement avec le prestigieux poète des *Nouvelles Poésies*, de *Requiem*, des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, de *l'Enfant Prodigue*, des fameuses *Elégies de Duino* et des *Sonnets à Orphée* et autres œuvres où le lyrisme du poète s'allie à une mélancolie profonde et pleine de douceur.

M. Muller nous parle de Rilke l'Européen qui, né à Prague, « ce carrefour de l'Europe, se détache tour à tour du milieu familial, de sa ville natale, de son pays, puis des autres pour n'en élire aucun, de crainte sans doute d'être adopté et réclamé par lui ».

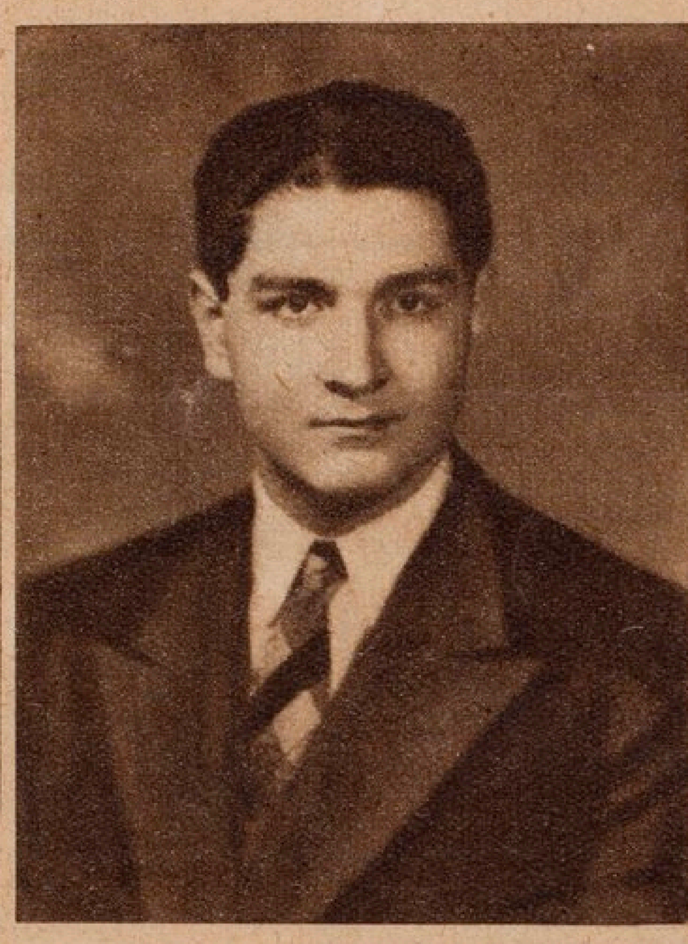
L'étude de M. Muller est claire, le style est sobre et vigoureux à la fois et l'auteur a parfaitement réussi à nous faire partager son enthousiasme profond pour le poète qu'une mort, due à une malheureuse piqûre de rose, emporta trop tôt à l'affection des siens et à l'admiration de ses semblables.

Mlle Renée Guirguis intitule son étude : « La poésie du Réel ». Après avoir fait une biographie succincte du poète, elle nous parle, avec quelle chaleur, de l'auteur de *l'Enfant Prodigue* dont elle nous dit : « Son cœur était déjà à l'œuvre, car ce devenir de Dieu, dont il portait l'obsession latente et son propre devenir d'artiste, il en unifie la double conscience dans une seule et même certitude qui va lui faire subordonner toute son expérience vivante à cette grande et unique aventure : être celui qui va trouver Dieu dans toute vie et être celui en qui toute vie trouvera Dieu. »

Remercions les deux auteurs de s'être attelés à une tâche aussi louable, celle de révéler au public le visage d'un poète dont la voix pure monte jusqu'à nous et nous fait méditer sa leçon fraternelle.

MOSLEMS BUILDERS OF CAIRO
par Mme Devonshire
(Editions Schindler)

Mme Devonshire se devait d'écrire un ouvrage sur les merveilles de l'Egypte, où son expérience et sa connaissance des choses lui ont valu une place appréciable dans le monde de l'archéologie. On se souvient de ses conférences-promenades qu'elle organisait méthodiquement toutes les semaines et qui réunissaient chaque fois un public nombreux et intéressé. Voici résumées quelques-unes de ses pérégrinations à travers les vestiges de l'Egypte dans un ouvrage qui forme un document précieux que nombre de lecteurs voudront conserver dans un coin de leur bibliothèque.



DEUIL

Un deuil cruel vient de frapper Mahmoud Teymour bey, l'homme de lettres bien connu, en la personne de son fils, Mohamed Saïd Teymour, enlevé prématurément à l'affection des siens. Voici une photo du jeune défunt dont la mort a plongé dans la consternation tous ceux qui l'avaient connu et aimé.

SÉANCE DE CHARITÉ

L'Association amicale des anciens élèves des Frères donnera, le dimanche 4 avril, à partir de 5 heures, sa séance annuelle de charité au collège de la Salle du Daher.

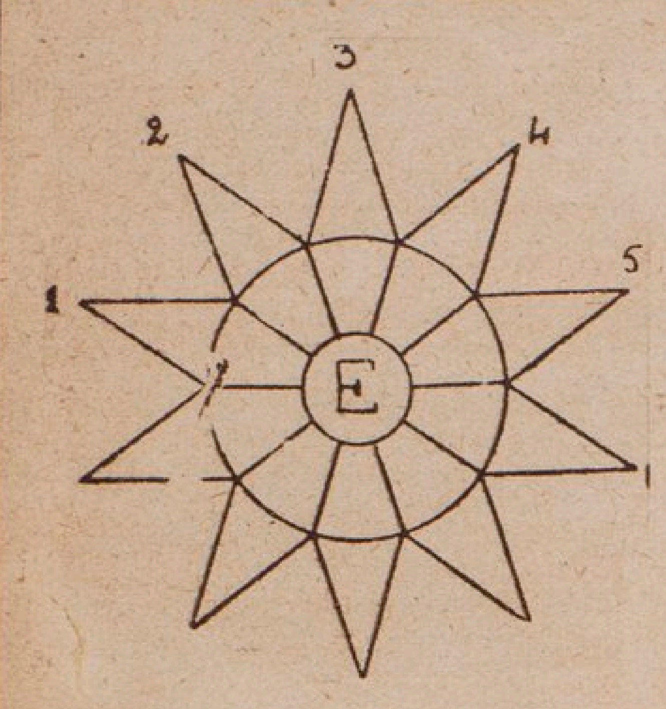
Les recettes de cette séance, placée sous le haut patronage de S.M. le Roi et la présidence de S.E. Ismaïl Sedky pacha, président d'honneur de l'association, sont destinées aux fonds des bourses scolaires.

LE BAL DE L'A.J.J.E.

Le grand bal annuel, paré et masqué, organisé par l'Association de la Jeunesse Juive Egyptienne aura lieu le dimanche 4 avril au grand palais d'exposition de la Société Royale d'Agriculture. Un grand programme d'attractions est réservé au public qui ne manquera pas de se rendre nombreux à cette soirée.

DELASSONS-NOUS...

L'ETOILE PARLANTE



Les mots de 7 lettres définis ci-dessous seront inscrits en partant du numéro qui les désigne, la première lettre inscrite à la pointe qui porte ce numéro, la septième à la pointe opposée, les autres dans les cases. La suite des lettres inscrites aux pointes formera un mot défini par ailleurs.

1. Avoir le souffle court et précipité
2. Rendu plus agréable à la vue
3. Ils interrompent désagréablement le sommeil
4. Petit esquif
5. Respecte scrupuleusement.

Mot des pointes. — Son diplôme ne vaut pas celui du pharmacien, tout en étant du même genre.

SUPERSTITIONS DES GRANDES PERSONNES

● Madame Vanderbilt, épouse du premier millionnaire de la dynastie, faisait poser chaque soir quatre soucoupes remplies de sel à côté des pieds de son lit afin d'en éloigner les mauvais esprits.

● La grande Sarah Bernhardt n'aurait, sous aucun prétexte, accepté de jouer sur scène avec un acteur dont les moustaches remontaient en pointe. Elle prétendait que cela lui coupait l'inspiration et l'empêchait d'être naturelle.

● Cléopâtre était, elle aussi, extrêmement superstitieuse. Chaque matin, dès qu'elle quittait sa couche, elle sautait vingt fois par-dessus une cassolette remplie de toutes sortes d'herbes magiques, destinées à éloigner l'esprit du mal et le mauvais œil.

● Catherine de Russie refusait de s'asseoir sur un divan recouvert de velours, sous prétexte que ce tissu, lorsqu'elle le touchait, lui enlevait toute la clarté de son jugement.

● Shakespeare eut préféré mourir plutôt que d'avoir un chat chez lui ou autour de lui. Aussi les gens qui vivaient avec lui veillaient-ils farouchement à ce qu'aucun matou ne franchît le seuil de sa demeure.

● Alexandre Dumas père ne pouvait écrire un roman que sur du papier bleu, une poésie sur du papier jaune et un article sur du papier rose.

● L'astronome Lalande affectait de manger avec délices des araignées et des cafards et il en portait toujours quelques-uns sur lui, dans une bonbonnière.

● Greta Garbo croit, dur comme fer, que la vue d'un bossu traversant la rue devant son auto signifie accident. La grande star prétend qu'à deux reprises déjà, elle n'a échappé à la mort que par miracle.

AUX AMATEURS DE POESIE

Dans chacun de ces vers célèbres, un ou plusieurs mots ont été changés. Pouvez-vous, après avoir ramené les vers à leur forme primitive, désigner les poètes qui les ont composés ?

1) Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on mange.

2) Il pleut dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.

3) On voit de la flamme dans les yeux des jeunes gens.
Mais aux yeux des vieillards, on voit de la lumière.

4) Je sens revivre en moi
Toutes les passions d'un vaisseau qui souffre.

LE JEU DES « POURQUOI ? »

— Où vas-tu, Alphonse ? On dîne dans une demi-heure...

— Je vais rentrer ma voiture au Garage Central avant la nuit, car mes accus sont à plat. Un quart d'heure pour aller, un quart d'heure pour revenir...

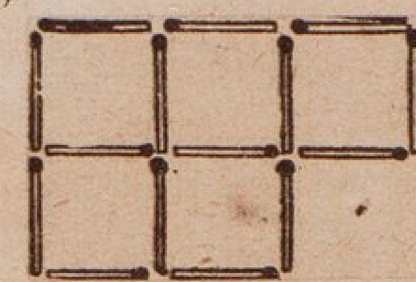
— Alors, va.

Et Alphonse suit le programme qu'il s'est tracé, mais il ne revient chez lui qu'une heure après.

Pourquoi ?

LES CINQ CARRES

Le schéma ci-dessous représente cinq carrés construits au moyen de quinze allumettes. Il s'agit de trouver quelles sont les trois allumettes à enlever pour qu'il ne reste plus que trois carrés ? (Vous ne devez avoir aucune ligne superflue.)



DEVINETTES

Un type qui abat du boulot.

●

L'art d'accommoder les trous.

●

Une drôle de gueule.

●

Une scène des meutes.

●

La plus grande maison de trois étages.

●

De la cuisine à l'« heil ».

●

Le chant du signe.

●

L'art d'être grand maire.

●

Une manière d'élever la voie.

PHOTOS-DEVINETTES



1. Cette femme s'exerce au :
a) *menuet*
b) *tap-dance*
c) « *high Kich* »
d) *salut de cour.*

2. Clark Gable a interprété cette scène dans :
a) *San Francisco*
b) *Broadway Melody*
c) *Idiot's Delight*
d) *Strange Cargo*

3. Cette bâtisse est supposée contenir :
a) *un canon*
b) *un télescope*
c) *un canon anti-tank*
d) *une mitrailleuse*

4. Cette jeune fille porte :
a) *un basque*
b) *un boléro*
c) *un cardigan*
d) *un gilet.*

GRAINS DE SAGESSE

La modération amène presque toujours le bonheur à sa suite.
Mme C. FEE.

La modération trouve encore à glaner dans le champ du bonheur.
DE SAINT-EVREMOND.

La modération en toutes choses est la véritable source du bonheur.
LOUIS-PHILIPPE Ier

La modération, seule, donne la stabilité.
SPINOZA.

La véritable raison et la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer.
BOSSUET.

Mieux vaut petit feu qui chauffe que grand feu qui brûle.
PROVERBE FRANÇAIS.

RIONS

— Le docteur m'a dit que si je donnais autre chose que de l'eau à mon mari, je le tuerais.

— C'est une prescription facile à suivre.

— Non, car si je ne lui donne que de l'eau, c'est lui qui est capable de me tuer.

●

La maman du petit Claude décida enfin de mettre son précieux enfant dans une école publique. Elle donna à l'institutrice une liste d'instructions concernant la manière dont elle devait s'y prendre pour éduquer « ce petit trésor », et termina son discours par ce conseil :

— Mon Claudy chéri est si sensible... Ne le punissez jamais. Contentez-vous de gifler son voisin de pupitre. Cela l'effrayera suffisamment.

●

André. — Papa, tu ne voudrais pas me changer une pièce de vingt sous ?

Papa. — Contre deux pièces de dix sous ?

André. — Non, contre une seule pièce de quarante sous.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)